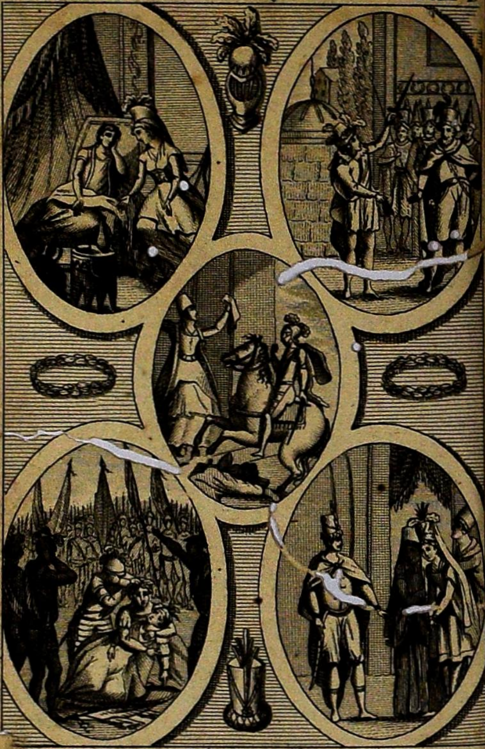
Fr. 52

ŒUVRES DE FLORIAN.



Fosseyeux. D.xt.

GONZALVE
DE CORDOUE,
OU
GRENADE RECONQUISE.

PAR M. DE FLORIAN,

De l'académie française, de celles de Madrid, Florence, etc.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,

rue de la Harpe, n.° 117.

AN IX.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE
DU LIVRE SIXIÈME.

Piété d'Isabelle. Elle assemble ses chefs. Discours et projet de la reine. Elle exécute son grand dessein. Travaux des Espagnols. Convalescence de Gonzalve. Ses amours avec Zuléma. Arrivée de Mulei-Hassem de trois Abencerrages. Nouvelles qu'un d'eux apporte. Zulema est promise au vainqueur de Gonzalve. Entretien de la princesse et du héros : ils se révèlent tous leurs secrets. Zuléma donne des armes à Gonzalve. Il part avec les Abencerrages. Il se découvre. Combat du héros contre les trois Maures. Il est vainqueur, et va rejoindre l'armée.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE SIXIÈME.

Religion, quel est ton empire ! Que de vertus te doivent les humains ! Oh ! qu'il est heureux le mortel qui, pénétré de tes vérités sublimes, trouve sans cesse dans ton sein un asyle contre le vice, un refuge contre le malheur. Tant que l'inconstante fortune sourit à ses innocens desirs, tant qu'il coule des jours sans nuage, tu sais les embellir encore ; tu viens ajouter un nouveau plaisir au bien qu'il fait à ses semblables, tu donnes un charme de plus aux délices d'une bonne action. Ta sévérité même est un

bienfait : tu ne retranches du bonheur que ce qui pourroit le corrompre ; tu ne défends de chérir que ce qu'on rougiroit d'aimer. Si le sort accable au contraire une ame soumise à tes lois saintes, c'est alors sur-tout, c'est alors qu'elle trouve en toi son plus ferme appui. Sans prescrire l'insensibilité, que la nature heureusement rend impossible, tu nous apprends à supporter les maux dont tu permets qu'on s'afflige ; tu descends dans les cœurs déchirés pour calmer leurs douleurs cuisantes, pour leur présenter un dernier espoir ; et tu n'éteins pas ce pur sentiment qui les fait souffrir et qui les fait vivre.

La noble et pieuse Isabelle ne trouve que dans sa religion la force de soutenir ses peines. Accablée à la fois de la perte d'un gendre, du désespoir de sa fille, et du malheur de ses armes, elle se réfugie dans le sein de son Dieu : ce Dieu lui commande de penser à son peuple. Cette mère infortunée confie la veuve

d'Alphonse à Séraphine, à Léocadi, et les fait conduire à Jaën. Le corps du prince malheureux est remis aux Portugais de sa suite, qui partent à l'instant même pour le porter à Bélem[1]. Libre de ces soins, commandant à ses larmes, Isabelle rassemble autour d'elle son époux, ses principaux chefs, et leur adresse ce discours :

Compagnons, jadis de ma gloire, aujourd'hui de mon malheur, vous, à qui j'ai dû tant de triomphes, et que la fortune n'a trahis qu'une fois : vous voyez les tristes effets de l'attaque imprévue des infidèles. Des milliers d'Espagnols sont tombés sous leurs coups ; nous n'avons plus de magasins, plus de [illegible]ites, plus de machines : l'ennemi, fier de ses succès, repose sous de superbes tentes élevées devant ses murailles ; et nous veillons, le glaive à la main, sur la cendre sanglante d'un camp détruit.

[1] Superbe monastère sur les bords du Tage, où sont les sépultures des rois de Portugal.

Il faut choisir, braves Castillans, ou d'une paix déshonorante qui couvre d'opprobre le nom chrétien, ou d'une héroïque constance qui nous en rende à jamais l'honneur. Eh! dans quel temps, juste ciel, songerions-nous à cette paix honteuse? quand des trésors dès long-temps amassés m'épargnent la douleur des subsides, quand mon hymen avec Ferdinand double mes forces et mes soldats. Les Maures touchent à leur ruine, la discorde est dans leurs foyers. Un roi cruel et pusillanime chancelle sur le trône qu'il usurpa; les Abencerrages ont abandonné ce tyran perfide et féroce. La France est mon alliée; le Portugal... hélas! nous a-t-il confié son espoir; l'Afrique tremble à mon nom: mes flottes couvrent ses mers; enfin Gonzalve est près d'arriver. Quelle époque plus favorable nous offrira jamais l'avenir pour rendre libre l'Espagne, pour la venger de huit siècles d'affronts? Amis, je chéris plus que vous les douceurs d'une paix

heureuse ; je sais que le premier des biens est ce repos de la nation, si nécessaire aux travaux d'un bon roi : je veux l'assurer à mes descendans. Ils auront plus que moi, je l'espère, les talens, les nobles vertus, qui font fleurir les états ; ils n'auront pas, comme moi, j'en suis sûre, les dignes héros qui m'écoutent, et qui savent les conquérir.

Je ne m'aveugle point sur nos pertes ; je vois toute l'étendue des malheurs que nous éprouvons. Mais naguère les musulmans étoient plus à plaindre encore. Leur désespoir les a sauvés. La vue de leurs pavillons a pensé décourager notre armée : amis, qu'une grande entreprise les décourage à leur tour [illegible] ont dressé qu'un foible camp, je veux bâtir une ville. Je veux que de nouveaux remparts bravent les remparts de Grenade, et qu'une vaste cité tout-à-coup élevée à leurs yeux leur annonce que désormais cette terre est notre patrie [1].

[1] Voyez le Précis historique, quatrième époque.

Elle dit. Les chefs étonnés demeurent dans le silence ; Ferdinand lui-même surpris n'ose applaudir à ce hardi projet. Isabelle, avec l'éloquence du courage et de la raison, explique, développe ses grands desseins. Les carrières inépuisables, les immenses forêts dont Grenade est entourée, les fleuves qui serpentent dans la plaine, doivent fournir abondamment de quoi bâtir une cité. Cent mille bras occupés des travaux, sous la garde de vingt mille guerriers, auront bientôt environné de tours l'enceinte destinée à la ville. Derrière ces tours menaçantes, les Espagnols pourront à loisir achever les demeures des citoyens. Maitres des [illegible] de l'Andalousie, ils s'empareront avec facilité de Grenade déjà captive ; et les Maures, après leur défaite, voisins d'une place forte peuplée de soldats vétérans, perdront à jamais l'espérance de secouer le joug des vainqueurs.

Ferdinand, Lara, tous les chefs, se

rendent à ces puissans motifs. Tous, en admirant Isabelle, veulent que la nouvelle cité porte le nom de l'auguste reine. Cet hommage me seroit cher, répond-elle avec modestie ; mais il n'est pas assez mérité : c'est pour la foi que nous combattons, c'est pour accroître son empire que vont s'élever ces remparts : ils s'appelleront LA FOI SAINTE ; ce nom garantit leur durée.

Dès le lendemain on est occupé de remplir les vœux d'Isabelle. Elle-même choisit le terrain où, sous ses yeux, on trace les murs. De nombreux couriers volent en Castille, à Valence, en Andalousie : ils doivent envoyer des vivres, des ouvriers et des soldats. Le roi d'Aragon, par-tout retranché, ne redoute plus de nouvelle attaque. L'armée se prépare aux travaux ; et Lara jouit en secret de voir qu'une longue entreprise donnera le temps à Gonzalve d'arriver pour être vainqueur.

Ce héros commençoit alors à repren-

dre la vie et les forces. Son visage avoit retrouvé les graces de la jeunesse ; et la pâleur qui lui restoit devenoit un charme de plus pour celle qui n'en ignoroit pas la cause. Zuléma, toujours avec lui, osoit souvent l'interroger sur sa naissance, sur sa patrie, sur les exploits qu'il avoit faits sans doute : le héros se taisoit en baissant les yeux. La princesse craignoit d'insister : mais ce silence et le peu de lumières que lui donnoit le captif Pédro venoient mêler de quelque crainte le bonheur dont elle se flattoit.

Plusieurs jours s'étoient écoulés. Chaque matin, l'aimable Zuléma conduisoit Gonzalve à l'ombrage des myrtes et des orangers. Elle prêtoit son bras au héros dans sa marche encore chancelante ; elle l'engageoit à s'asseoir au bord d'un limpide ruisseau qui traversoit la forêt : elle s'asseyoit près de lui. Là, tous les deux, enchantés du bonheur de se voir ensemble, prolongeoient ces doux entretiens, si chers, si précieux aux amans, où rien

de ce qui se dit n'est perdu pour l'un ou pour l'autre ; où, lorsqu'on s'interrompt soi-même, on n'en est pas moins entendu ; où l'on affecte de parler de tous les objets indifférens, sans cesser pourtant de parler du seul objet qui intéresse. La beauté du site, le calme de l'air, le parfum des fleurs tombant en festons sur leurs têtes, le murmure de l'onde rapide qui roule à leurs pieds sur un sable d'or, le bourdonnement des abeilles voltigeant sur les iris dont le rivage est semé, tout ajoutoit de nouveaux charmes à la douce langueur qui les enivroit. Souvent des discours commencés étoient tout-à-coup suivis d'un silence. Souvent leurs yeux, baissés vers la terre, se rencontroient en se relevant, et se détournoient aussitôt. Quelquefois une larme, un soupir échappés à Zuléma, faisoient hasarder à Gonzalve une question qui restoit sans réponse ; et Gonzalve n'osoit s'en plaindre que par un nouveau soupir. Toujours Zuléma portoit son téorbe,

et, lorsqu'elle craignoit de trop entendre ce dont elle étoit assez sûre, elle proposoit au héros de lui chanter cette antique romance si connue chez les Grenadins :

LE ROCHER DES DEUX AMANS.

ROMANCE.

Le beau Fernand, prisonnier d'un roi maure,
Osoit aimer la fille du vainqueur ;
La belle Elzire est celle qu'il adore ;
Elzire sent pour lui la même ardeur :
Filles de roi n'ont-elles pas un cœur ?

Tous deux long-temps ont gardé le silence ;
Mais en amour un regard est compris.
Ceux de Fernand promettoient la constance,
Et ceux d'Elzire en promettoient le prix.
Sans se rien dire, ils s'étoient tout appris.

Un jour, hélas ! ce couple trop sensible
S'étoit rendu sur d'arides côteaux,
Sous un rocher, près d'un abyme horrible
Où deux torrens précipitent leurs eaux :
Pour des amans tous les déserts sont beaux.

Ils se juroient une amour éternelle,
Quand le roi maure, en secret informé,
Accourt suivi d'une troupe cruelle;
Par ses soldats tout chemin est fermé :
Point de pardon, ce roi n'a point aimé.

Vers le sommet de la roche effrayante
Les deux amans ont déjà pris l'essor;
Le roi les suit; Elzire palpitante
Voit le torrent, se place sur le bord :
Cœur bien épris n'a jamais craint la mort.

Arrête, arrête, ou je suis ta victime,
Dit-elle au roi; si tu fais un seul pas,
Au même instant je tombe en cet abyme
Avec l'époux que je tiens dans mes bras :
Mourir ensemble est un si doux trépas !

Le roi se trouble; il s'arrête, il balance;
Mais un barbare, un soldat furieux,
Court vers Elzire..... O ciel! elle s'élance;
L'onde engloutit ces amans malheureux :
Las! ils sont morts en s'embrassant tous deux[1].

[1] L'aventure qui fait le sujet de cette romance est un fait véritable, célèbre dans le pays. La roche d'où les deux amans se précipitèrent s'appelle en-

Gonzalve écoutoit, en pleurant, cette triste et touchante histoire. Mille réflexions qu'elle faisoit naître oppressoient son sensible cœur. Cette différence de culte qui causa les malheurs de Fernand venoit s'offrir à son esprit comme un obstacle insurmontable à son amour, à ses desseins. Enseveli dans la rêverie, les yeux fixés sur la princesse, il la contemploit, il ne parloit point; mais ses larmes, mais ses regards, se faisoient assez entendre. Zuléma, comme lui pensive, détournoit doucement la vue, et la rapportoit aussitôt sur lui. Elle avoit cessé de chanter, le héros l'écoutoit toujours. Embarrassée et satisfaite de l'émotion qu'elle avoit produite, elle cachoit d'une de ses mains la rougeur qui couvroit son visage; l'autre, errant sur le téorbe, en tiroit au hasard quelques sons. Ces sons plaintifs ve-

core LA PENA DE LOS ENAMORADOS, et se trouve en quittant Loxa, dans le voisinage d'Archidona.

noient ajouter à la tendre mélancolie, à la douce ivresse, qu'éprouvoient leurs sens : rien alors ne pouvoit égaler le charme, l'attrait, les délices de ce mutuel silence, de ce recueillement de l'ame, dont le calme laissoit à tous deux la liberté de se pénétrer, de jouir de leurs sentimens, de les communiquer sans les dire, de les concentrer et de les répandre.

Ainsi se passoient les jours de Gonzalve et de Zuléma dans une suite de plaisirs doux et de félicités pures. Cependant ils se reprochoient de ne pas s'être confié tous leurs secrets. Gonzalve cachoit qu'il étoit Gonzalve : Zuléma n'osoit révéler un mystère non moins important : la crainte qu'avoit chacun d'eux de devenir pour l'autre un objet de haine retenoit ces aveux pénibles. Mais cette crainte étoit un supplice : le même jour, sans en convenir ensemble, ils résolurent de tout avouer.

Princesse, dit le héros dès qu'il se vit seul avec elle, je vais sans doute

perdre aujourd'hui cette amitié si douce, si chère, que votre cœur daigna m'accorder. Il m'est plus affreux cependant de vous tromper que de vous déplaire : apprenez enfin ce que j'ai tenté de vous découvrir mille fois. Je n'en eus jamais le courage ; il est prêt encore à m'abandonner, lorsque je songe que dans un instant vous me haïrez peut-être, vous bannirez de votre présence celui qui ne peut vivre sans vous, celui qui, dès le premier jour où ses yeux vous ont aperçue, sentit s'allumer dans son ame...

Seigneur, interrompt Zuléma qui redoute l'aveu d'un amour qu'elle veut sentir, mais non pas entendre, je vous dois l'honneur et la vie ; j'aime à penser que Grenade vous devra bientôt son salut. Tant de titres vous ont assuré cette vive reconnoissance qui, prescrite par la vertu, devient inséparable d'elle. Mon père arrivera dans peu : mon père saura que sa fille fut sauvée par votre valeur. Son amitié, celle d'Almanzor

seront le prix d'un si grand bienfait. Ah ! plût au ciel que de tendres liens vous unissent à jamais tous trois ! C'est le desir le plus cher de mon ame, c'est le seul vœu qu'elle puisse avouer.

Mais il est temps de vous instruire d'un secret que mon père ignore, qu'Almanzor lui-même ne connut jamais. Je veux le confier à vous seul. Après m'avoir entendue, peut-être n'aurez-vous plus rien à m'apprendre.

A ces mots, Gonzalve interdit, la pâleur sur le visage, ne doute point que la belle Maure n'ait donné son cœur à quelque rival. Il tremble, il attend en silence qu'elle ait prononcé son arrêt ; et la princesse alloit poursuivre, lorsqu'un esclave accourt l'avertir que son père Mulei-Hassem arrive avec deux guerriers.

Zuléma quitte Gonzalve et vole au devant de son père. Le vieillard l'embrasse en versant des pleurs : Enfin tu m'es rendue ! s'écrie-t-il ; enfin je presse

dans mes bras celle que j'ai tant pleurée! J'allois mourir, ma Zuléma, si ton absence eût duré plus long-temps. Ton esclave m'a joint à Carthame. Instruit que l'impie Alamar t'avoit fait poursuivre par ses cavaliers, j'allois te chercher chaque jour avec le brave Zéir, le chef des Abencerrages, le vaillant Omar que tu vois, et le généreux Yahia qui dans peu doit se rendre ici. Ces dignes amis, les seuls qui nous restent, ont parcouru, pour te délivrer, nos montagnes et nos rivages. Ils m'ont suivi jusques dans ces lieux où je revois ma fille chérie, où je retrouve le bien qui me console de tous mes malheurs.

Zuléma l'embrasse de nouveau, salue les deux Abencerrages; et s'excusant auprès du vieillard de sa fuite précipitée, elle lui raconte comment, les satellites d'Alamar l'ayant enlevée dans leur navire, un guerrier, un prince africain, envoyé par le ciel même, au milieu de la tempête, seul contre tant

d'ennemis, l'avoit arrachée à leurs fureurs.

Où est-il? s'écrie Mulei; où est celui qui sauva ma fille, celui par qui je respire? Conduis-moi, conduis-moi promptement vers lui : que je le voie, que je le presse sur mon sein!

En disant ces mots, le vieillard la quitte, et s'avance, hors de lui-même. La princesse contemple avec joie ce vif et tendre empressement. Elle se hâte d'appeler Gonzalve. Dès qu'il paroît, le bon Mulei se précipite dans ses bras : O mon jeune bienfaiteur, dit-il en le baignant de larmes, vous m'avez rendu Zuléma, eh! que puis-je faire pour vous? Hélas! autrefois j'étois roi, je possédois une couronne qui peut-être m'auroit acquitté : je ne l'ai plus, je l'ai perdue; il ne me reste qu'un cœur sensible.

Le héros reçoit ses caresses avec une douceur modeste. Il rougit des éloges qu'il a mérités, prodigue des respects au père de celle qu'il aime; et regar-

dant avec des yeux inquiets les jeunes Abencerrages, il semble déjà pressentir qu'il voit en eux ses rivaux. Omar et Zéir l'examinent; le récit de ce qu'il a fait remplit leur cœur d'une secrète envie. Son séjour près de Zuléma les trouble, les rend pensifs; mais leur générosité n'en donne pas moins au vaillant inconnu les justes louanges qui lui sont dues. Ces louanges dans leur bouche importunent le héros. Zuléma les écoute en baissant les yeux; et sa rougeur, son embarras, confirment aux Abencerrages, de même qu'au jaloux Gonzalve, ce que leur cœur soupçonneux leur a déjà fait redouter.

Tandis que tristes, inquiets, ils se livrent tous à de sombres pensées, la princesse, qui d'un coup-d'œil a lu dans l'ame du héros, se hâte de conduire au palais Mulei et les Abencerrages: elle espère parler à Gonzalve, et faire cesser d'un seul mot le supplice qu'elle le voit souffrir. Mais le vieux Mulei ne le quitte

point, et tient sans cesse sa main, qu'il serre contre sa poitrine. Il ignore les derniers exploits d'Almanzor; il parle à l'inconnu des dangers de Grenade, de l'espoir qu'il a déjà dans sa valeur. Gonzalve, les yeux fixés sur Zuléma, sur les Abencerrages, répond à peine aux questions, aux empressemens du vieillard; et les deux Maures, dans le silence, se regardent en soupirant.

Déjà la nuit a voilé la terre. Zuléma, son père, et leurs hôtes, assis sur des tapis de Perse, au bord d'un bassin d'une eau transparente qui rafraîchit un salon de marbre, se font apporter des fruits, et prennent ensemble le dernier repas du jour. Tout-à-coup Vélid, le troisième frère de Zéir et du brave Omar, arrive de Malaga; et paroissant au milieu d'eux:

Roi de Grenade, dit-il, j'apporte une effrayante nouvelle; je viens t'annoncer un ennemi plus redoutable qu'A-

lamar. Ta fille est sauvée, Mulei ; mais la patrie est perdue ; Gonzalve est revenu de Fez ; Gonzalve est errant sur ces rivages.

Au nom de Gonzalve, la terreur se peint sur le visage de Mulei ; Omar et Zéir se lèvent ; la princesse, par un mouvement involontaire, se rapproche de son libérateur.

Ecoutez-moi, poursuit Vélid : un navire africain vient d'aborder au port. Il étoit à la poursuite de Gonzalve, qui s'est échappé pendant la nuit du piège que lui tendoit Séid. Le chef de ce vaisseau nous apprend que la foible barque qui portoit ce guerrier a sans doute abordé cette plage, puisque la suite du Castillan, qu'on a laissé sortir de Fez, l'attend vainement depuis plusieurs jours sur la rive d'Algézire. Mes frères, voici l'instant de venger et de sauver la patrie. Cherchons par-tout cet Espagnol si redouté ; que chacun de nous l'ap-

pelle au combat, et que la lance d'un Abencerrage délivre Grenade de son fléau.

Il dit. Omar et Zéir applaudissent, Zuléma tremble, Gonzalve sourit.

Amis, interrompt Mulei, que cette importante occasion éteigne à jamais vos discordes. Tous trois vous brûlez dès long-temps pour ma chère Zuléma, tous trois vous êtes dignes d'elle ; mais son cœur jusqu'à présent n'a pas voulu m'indiquer son choix. Que la gloire décide aujourd'hui ce que n'a pu décider l'amour. Allez, courez après Gonzalve ; attaquez-le séparément, comme il convient à des Abencerrages ; et que le vainqueur soit, de votre aveu, l'heureux époux de Zuléma.

A ces mots, les trois guerriers tombent aux pieds de Mulei, qui, se retournant vers sa fille, lui demande son consentement. Zuléma garde le silence, jette un coup-d'œil rapide à Gonzalve, dont les regards sont baissés vers la terre : elle

hésite, elle balance; enfin, d'une voix altérée, et la rougeur sur le front :

Mon père, dit-elle, je dépends de vous; ma soumission à vos volontés sera toujours égale à ma tendresse. J'estime et chéris les Abencerrages; leur fidélité pour mon père est un titre puissant sur mon cœur; mais, en me souvenant sans cesse de ce que vous leur devez, puis-je oublier ce que je dois moi-même à ce généreux étranger? Il m'aime, je ne crains pas de l'avouer : ses vertus et sa valeur le rendent digne d'être le rival des nobles Abencerrages. Il prétend, comme eux, à ma main; comme eux, il peut vaincre Gonzalve; et je consens à devenir le prix de cette difficile entreprise, si mon père et ces trois guerriers veulent lui permettre de la tenter.

Ainsi parle Zuléma, qui craint d'en avoir trop dit. Le vieillard approuve sa fille, et Gonzalve muet, immobile, attend, pour répondre, que Zéir ait parlé.

Votre reconnoissance est juste, reprend ce chef des Abencerrages, et l'amour de ce brave inconnu ne doit pas plus nous offenser que nous surprendre. Nous l'acceptons pour compagnon; nous le verrions même revenir vainqueur, avec peine, mais sans jalousie: ce sentiment, trop bas pour nos ames, ne souille point les cœurs où vous régnez. Mais Gonzalve depuis long-temps est notre mortel ennemi; jamais il n'offensa ce guerrier. Le combat avec un Espagnol doit nous appartenir d'abord; et, comme chef de ma tribu, je demande d'être le premier qui s'éprouve contre le Castillan.

Zéir, s'écrie alors Gonzalve avec un accent dont il n'est pas maître, sois tranquille, je te promets que tu combattras le premier: demain, à l'aurore naissante, nous nous mettrons en chemin. Recevez ici mon serment de vous faire trouver Gonzalve; et, sans vous

disputer les rangs, j'oserois même vous répondre qu'il vous satisfera tous trois.

A ces paroles, prononcées avec des yeux étincelans, les orgueilleux Abencerrages témoignent une vive surprise; mais le prudent Mulei rompt cet entretien; il confirme sa promesse. Les quatre guerriers se jurent qu'ils seront prêts à l'aube du jour. Ils se séparent [illegible]t, prennent congé de la princesse, et, guidés par Mulei-Hassem, ils vont se livrer au sommeil.

Le jaloux Gonzalve étoit loin d'en pouvoir goûter la douceur. L'amour des trois Abencerrages, la crainte que l'un d'eux ne fût aimé, ce secret, ce fatal secret que la princesse alloit révéler lorsque Mulei est venu l'interrompre, toutes les terreurs qu'invente l'amour, remplissent l'ame du héros. Il s'agite, il se tourmente; il brûle de voir un instant, d'entretenir Zuléma, de lui dire le dernier adieu, de retrouver auprès d'elle,

ou de perdre toute espérance. En proie à tant de transports, il se lève, sort du palais, et gagne, au clair de la lune, un épais bosquet de myrtes.

Zuléma, non moins agitée, tremblante de l'affreux péril où elle-même vient d'engager son libérateur, redoutant pour lui le bras de Gonzalve, qu'elle regarde comme invincible, Zuléma veut que des armes impénétrables secondent au moins la valeur de celui qu'elle envoie au combat. Elle court demander à son père une antique et superbe armure que Mulei jadis avoit enlevée au vaillant comte de Simancas, et qu'il avoit appendue, comme un monument de sa gloire, dans la mosquée de Malaga. La princesse l'obtient aisément. Aussitôt partent quatre esclaves chargés d'y joindre le plus beau coursier de ceux qui, venus de l'Afrique, erroient, pendant le doux printemps, sur les délicieux rivages des mers. Tout doit

être prêt pour l'aurore ; mais, peu rassurée par ces tendres soins, l'inquiète Zuléma cherche la solitude ; et le hasard, ou plutôt l'amour, la guide vers le même bosquet où le héros avoit porté ses pas.

Au détour d'une allée sombre, tous deux se rencontrent et jettent un cri : Quoi ! c'est vous ! lui dit l'amoureux Gonzalve, avec un accent troublé par la joie, il m'est donc permis de vous voir encore, de vous dire, hélas ! un éternel adieu, de vous jurer pour la dernière fois que votre image adorée ne sortira pas de mon cœur ; que, jusques à mon trépas, j'aurai pour unique pensée le souvenir si cher, si doux, des momens passés près de Zuléma . . .

Qu'entends-je ? interrompt la princesse, vous me parlez d'adieux éternels, vous pensez marcher à la mort, en allant attaquer Gonzalve ! Quoi ! le héros que j'ai vu seul contre une foule d'enne-

mis, en faire un horrible carnage, celui que j'ai vu triompher d'une multitude de barbares, se croit déjà vaincu par cet Espagnol ! Ah ! je me reproche, seigneur, de vous avoir exagéré sa gloire. Qu'aurois-je dit si je vous avois peint dans ce vaisseau battu des vents, environné de la foudre, et moissonnant de votre Angleterre ces redoutables Africains ? Jamais un si grand exploit n'illustra le fameux Gonzalve. S'il en eût été le témoin, c'est lui qui pâliroit devant vous. Prince, vous combattrez pour la même cause, et la récompense en sera plus douce : songez que ma main vous attend ; songez que le plus tendre hymen doit à jamais unir nos destinées. Je ne m'en cache plus dans cet instant, mes vœux seront pour vous seul. Vous emportez avec vous mon cœur, mon espoir, ma félicité. Si la victoire vous abandonne, Zuléma ne veut point vous survivre ; ce sont mes jours que vous

défendrez. L'honneur me commandoit peut-être de différer cet aveu; mais il s'agit de vaincre Gonzalve, et ma haine pour ce Castillan, ma reconnoissance pour vous, ne me permettent plus de rien déguiser. Allez attaquer ce guerrier que la seule opinion rend invincible, allez délivrer ma patrie de son plus cruel ennemi; et songez que, si le triomphe appartient aux amans aimés, c'est vous seul qui devez le vaincre.

Elle se tait, et demeure surprise de voir le héros l'écouter sans transport. Un silence mutuel les rend tous deux immobiles. Gonzalve, la tête baissée, en proie à la crainte, à la joie, n'ose risquer par un seul mot de voir évanouir son bonheur. Mais tromper celle qu'il adore, mais abuser plus long-temps celle qui règne sur son ame, est un tourment plus fort que sa crainte: il tombe tout-à-coup aux pieds de Zuléma, tire son épée, et la lui présente.

Vous haïssez Gonzalve, dit-il; vous desirez qu'on termine sa vie : ah ! croyez-moi, ne confiez pas à d'autres mains ce que les vôtres peuvent faire. Percez vous-même le cœur de cet ennemi détesté : l'infortuné Gonzalve est à vos pieds. C'est lui qui sauva vos jours; c'est lui qui, jusqu'ici fier d'un nom que la victoire a peut-être illustré, trembloit de le prononcer devant vous, et mille fois a desiré d'être le plus obscur des mortels pour n'être pas l'objet de votre haine.

A ces mots, la princesse interdite croit être abusée par un songe. Gonzalve a cessé de parler, elle ne peut lui répondre; elle regarde, elle contemple, à la clarté de la lune, ce guerrier si grand, si fameux, qu'elle croit voir pour la première fois. Elle fixe ses yeux sur ce fer qu'il lui présente d'une main soumise, et s'étonne d'entendre le nom de Gonzalve sans éprouver

aucun effroi. Enfin, doutant encore si c'est lui qui parle un si doux langage, elle interroge le héros, qui se hâte de lui raconter comment il est sorti d'Afrique, comment le fidèle Pédro crut nécessaire de cacher son nom. Voilà ce secret important, ajoute-t-il d'une voix tremblante, que j'allois vous apprendre aujourd'hui, lorsque votre père est venu mettre à prix ma tête coupable. Épargnez à ses trois guerriers des efforts pour vous plus faciles, vengez vous-même votre patrie, et punissez un malheureux d'avoir osé vous adorer.

Gonzalve, répond la princesse après un triste et long silence, mon cœur m'apprit toujours mes devoirs, il ne m'a pas encore égarée : c'est lui qui sera mon seul guide dans le danger que court ma vertu. Avant tout, je dois mériter votre noble confiance, je dois vous apprendre à mon tour ce que j'allois vous découvrir lorsque mon père est arrivé.

Connoissez enfin Zuléma : je suis chrétienne, Gonzalve ; vous seul en êtes instruit. Elevée par ma digne mère, mon esprit et mon ame ont adopté sa foi. Je lui promis, à ses derniers momens, de mourir fidelle à son culte ; rien ne peut me faire violer un engagement aussi saint. Vous me le rendez plus cher encore ; vous me faites éprouver, pour la seconde fois de ma vie, combien il est doux d'adorer le Dieu qu'adore l'objet qu'on aime. Gardez-vous pourtant de penser que ma religion ou mon amour me fassent oublier un moment et ma patrie et mon père. Non, Gonzalve, jugez mieux de moi : je vous dois tout, et je vous aime ; ce sentiment ne s'éteindra point. Jamais un autre que vous seul ne deviendra l'époux de Zuléma : je le jure par le Dieu du ciel. Recevez aussi mon serment que ma main ne sera jamais à l'ennemi de Grenade. Je penserai sans cesse à vous, je vous regrette-

rai sans cesse ; je braverai, je souffrirai tout, pour vous conserver ma foi : mais, tant que durera cette fatale guerre, n'espérez pas obtenir de moi la moindre marque de souvenir. Allez, Gonzalve, allez remplir vos devoirs, comme je veux remplir les miens ; allez secourir vos frères : l'honneur vous l'ordonne ; jamais Zuléma ne vous fera balancer entre elle et l'honneur. Il est une seule grace que j'exige, que je demande à votre amour, et qu'il ne peut me refuser sans crime : vous savez combien je respecte, combien je chéris Almanzor ; mon frère est devenu le vôtre, évitez donc à jamais, évitez un combat impie qui me feroit expirer d'horreur, qui nous rendroit vous et moi des ennemis implacables... Nous ennemis !... Ah ! Gonzalve, un frissonnement mortel me saisit en prononçant ce mot. Adieu, adieu, mon libérateur, mon époux, mon unique ami ; employez auprès de vos rois le

crédit que doivent donner tant de vertus, tant de services, pour faire renaître une paix dont je serai la récompense. jusqu'à ce moment desiré, comptez sur moi, soyez fidèle, rappelez-vous quelquefois Zuléma.... elle pleurera souvent loin de vous.

En disant ces paroles, elle fuit; le héros, à genoux, l'arrête en lui jurant mille fois de vivre, de mourir pour elle, de regarder toujours Almanzor comme le frère le plus chéri. Zuléma reçoit ce serment, lui répète adieu d'une voix étouffée, lui jette le voile de pourpre qui retenoit ses longs cheveux; et, le cœur serré de tristesse, le visage baigné de larmes, elle va cacher ses douleurs.

Gonzalve, dont l'ame est partagée entre le chagrin de quitter ce qu'il aime et le bonheur de se voir aimé, Gonzalve presse sur son sein le voile qu'a porté son amante. Ce voile ne le quittera

plus : il en fait sa brillante écharpe, il le couvre de mille baisers ; et, se livrant au doux espoir que la paix peut se rétablir entre les deux nations rivales, il brûle déjà d'être au camp pour travailler à cet heureux projet, pour persuader Isabelle, pour protéger les prisonniers maures, et les renvoyer à Zuléma.

Tandis qu'il forme ces desseins, il voit l'orient se colorer, et songe aux Abencerrages. Il court éveiller le fidèle Pédro, lui dit de préparer son départ, et cache à ce vieux serviteur qu'il doit partir avec des ennemis.

Bientôt deux esclaves viennent mettre à ses pieds le superbe présent de la princesse. L'armure, d'un acier brillant, impénétrable et flexible, défend son corps tout entier. Le casque, ombragé de plumes rouges, couvre sa tête charmante, sans lui rien ôter de sa grace. Le bouclier, rond et léger, armé d'une

pointe aiguë, porte pour emblême un phénix avec ces mots : IL N'A POINT D'ÉGAL. Gonzalve suspend la tranchante épée au voile de Zuléma, qu'une agraffe d'or attache à son épaule, et qui repose ainsi sur son cœur. Il saisit la pesante lance, et, conduit par le bon vieillard, il vole au coursier qui l'attend. L'animal, à son aspect, hennit en levant la tête ; son ondoyante crinière descend jusqu'à ses genoux ; son œil étincelant de feu semble considérer son maître ; ses naseaux, d'où sort une épaisse fumée, s'ouvrent, se ferment précipitamment.

Gonzalve s'élance sur lui, et le coursier indompté craint de bondir sous Gonzalve. Il sent tout le poids du héros, contient l'ardeur qui le transporte, et mord son frein blanchi d'écume.

Zéir, Omar et Vélid, ne tardent pas à paroître sur des chevaux andalous dont les longues housses trainantes sont cou-

vertes de pierreries. La devise des Abencerrages se distingue sur leurs boucliers. Un cimeterre tranchant, qu'attache à leur ceinture une chaîne d'or, retombe sur les plis nombreux de l'étoffe riche et brillante qui va se perdre dans leurs brodequins. Un lage turban défend leur tête, et leur main droite tient une lance souvent teinte du sang espagnol. Tous trois s'avancent vers Gonzalve, paroissent surpris de le voir avec l'armure des Chrétiens : mais, sans en demander la cause, ils partent à l'instant même.

Pendant la route, les quatre guerriers gardent long-temps le silence. Gênés par cet inconnu, qu'ils croient préféré de Zuléma, les Abencerrages n'osent s'entretenir du sentiment qui remplit leurs ames ; et Gonzalve, occupé de celle qu'il aime, oublie ses compagnons. Mais, après deux heures de marche, ils arrivent dans un vaste bois, où le chemin divisé présente différentes rou-

tes. Là, ils s'arrêtent; et Zéir prenant la parole :

Etranger, dit-il, tu nous as promis de nous faire trouver Gonzalve, de nous mettre aux mains avec lui : ta promesse sera-t-elle vaine ? sais-tu la marche du Castillan ? faut-il aller toujours ensemble ? faut-il nous séparer ici ?

Il faut te préparer au combat, répond l'Espagnol d'une voix terrible. J'ai promis de te livrer Gonzalve ; j'acquitte ma parole, il est devant toi.

A ces mots, les Abencerrages jettent un cri de surprise. Oui, c'est moi, poursuit le héros, c'est moi qui suis votre ennemi, qui suis de plus votre rival. Je brûle pour Zuléma : nul de vous, nul dans l'univers ne peut espérer d'obtenir sa main qu'après m'avoir arraché la vie. Vous-mêmes l'avez mise à ce prix. Venez donc la mériter ; venez, réunis ou divisés, vous éprouver contre ce Gonzalve que vous cherchiez avec tant d'im-

patience, que vous trouvez pour votre malheur.

Chrétien, lui répond Zéir, je reconnois à ton orgueil et le superbe Gonzalve et son arrogante nation; mais tu connois bien mal la nôtre, si tu peux croire que trois Abencerrages se réuniront contre un Castillan. Mon bras suffira peut-être pour délivrer Zuléma de l'amour d'un infidèle, fléau de son père et de son pays.

Aussitôt, baissant leurs lances, les deux guerriers fondent l'un sur l'autre. Le coup du vaillant Zéir ébranle à peine le héros; celui de Gonzalve blesse le Maure, et le renverse sur la poussière. Gonzalve s'arrête, et d'une voix tranquille : Brave Omar, dit-il, je t'attends.

Omar furieux jette sa lance, tire son large cimeterre; et, maniant avec adresse un coursier plus léger que les vents, il vole, attaque l'Espagnol,

tourne rapidement autour de lui, et fait tomber sur ses armes une grêle de coups redoublés. Gonzalve surpris ne peut que parer. Sa longue lance devient inutile contre un ennemi qui le serre de près. Il fait de vains efforts pour atteindre Omar; Omar le frappe et l'évite. Indigné d'être long-temps à vaincre, le héros jette sa lance, court sur le Maure les bras ouverts, le saisit, l'enlève des arçons, se précipite à terre avec lui, le renverse, et pose son glaive au défaut de la cuirasse: Ta vie est à moi, dit-il, mais je ne veux que la victoire. Je n'exige pas même de toi que tu cesses d'aimer Zuléma: va, je sais trop qu'un tel oubli seroit plus affreux que la mort.

Comme il parloit, le jeune Vélid, qui vient de secourir Zéir, s'avance à pied vers Gonzalve, le cimeterre à la main. Gonzalve tire son épée. Tous deux, couverts de leurs boucliers, s'approchent, s'attaquent, se frappent, pa-

rent et redoublent leurs coups. L'adresse guide la force, la légèreté trompe la valeur. Le fer tranchant de Vélid menace toujours la tête de Gonzalve, la pointe du Castillan voltige sans cesse sur le sein de Vélid. Enfin le héros, du fort de son glaive, donne une violente atteinte au sabre de son ennemi, le fait voler de sa main, s'élance après, s'en empare; et le présentant à Vélid : Crois-moi, dit-il, ne me force pas à verser le sang d'un Abencerrage; tu dois savoir que ce sang me fut toujours précieux. Allez, frères aimables et vaillans, retournez vers Mulei-Hassem; dites-lui que je me reproche l'erreur où je l'ai laissé, que mes intentions étoient pures, que je vais auprès de mes rois solliciter une paix heureuse; assurez-le que, dans ce Gonzalve qu'il regarde comme son ennemi, Mulei trouvera désormais le respect, la vive tendresse, que tout cœur sensible doit à ses vertus.

Après avoir dit ces paroles, le héros remonte sur son coursier, salue les Abencerrages, et prend la route du camp espagnol.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIÈME.

Sentimens qu'éprouve Gonzalve. Il continue sa route par des chemins écartés. La nouvelle ville s'élève. Almanzor blessé ne peut troubler les travaux. Lara veille pendant la nuit sur le repos de l'armée. Rencontre qu'il fait d'Ismaël. Lara le prend prisonnier. Son humanité pour son captif. Le Numide lui raconte son histoire, les mœurs des Arabes pasteurs, ses amours et son hymen avec Zora, leur arrivée à Grenade, leur séparation, la jalousie dont il est tourmenté. Lara le conduit au camp. Il va demander sa liberté. Zora vient défier Lara. Combat et mort des deux époux.

LIVRE SEPTIÈME.

QUEL mortel n'a pas éprouvé combien l'amour, le brûlant amour donne de vertus aux ames bien nées ? Qui n'a pas senti son cœur s'ennoblir au premier instant qu'il aima ? L'homme insensible, dans la triste paix d'une éternelle indifférence, peut couler des jours sans reproche, à l'abri des vices et loin des méchans : mais s'il rencontre l'objet enchanteur qui doit disposer de sa vie, s'il connoît enfin cette flamme pure qui consume et fait exister, dès ce jour il n'est plus le même : ses devoirs se sont agrandis, son être s'est élevé, la perfection qu'il vouloit atteindre ne suffira plus à ses vœux. Il se contentoit d'imiter, il veut surpasser tout ce qu'il admire. Ses efforts seront des plaisirs, ses peines des motifs d'espoir. Les lois saintes de la nature, l'amour sacré de la patrie, les soins

touchans de l'humanité, viendront l'occuper sans cesse : plus il leur sera fidèle, plus il pourra se flatter de plaire à celle dont il veut être estimé. Si sa piété tendre et soumise s'immole aux auteurs de sa vie, si son courage affronte la mort pour le salut de ses frères, si le cri d'un infortuné le dépouille de ses richesses, son amante doit le savoir : cette seule idée lui rend tout facile. Une secrète voix lui dit toujours : Elle te regarde, elle t'entend; elle est le témoin invisible de tes actions, de tes pensées. Aussitôt s'enfuit de son cœur tout sentiment qui pourroit le corrompre ; aussitôt toutes les vertus s'y rassemblent autour de l'image qui le remplit et le purifie.

Gonzalve, en quittant la princesse, a senti redoubler son ardeur pour la gloire; mais celle des combats ne lui suffit plus. Depuis qu'il est sûr d'être aimé, son cœur, devenu plus aimant, éprouve le besoin nouveau de cette gloire douce, paisible, dont on peut jouir sans la re-

nommée, que ne donnent pas toujours les exploits, que donnent toujours les bonnes actions. Forcé de vivre loin de Zuléma, il ne peut tromper les douleurs de l'absence qu'en l'employant à devenir le plus généreux, le plus grand des hommes. Depuis qu'il a voué son bras, ses jours, sa valeur, tout son être, à l'objet le plus vertueux dont l'univers soit embelli, c'est par des actes de vertu qu'il veut désormais compter ses instans. L'amant chéri de Zuléma doit être au-dessus de tous les mortels; il faut qu'il devienne plus qu'un héros pour se trouver égal à son sort.

Occupé de ces nobles idées, Gonzalve, avec le bon Pédro, prend le chemin de Grenade à travers les montagnes des Alpuxares. Sa route est longue et pénible; il marche au milieu de ses ennemis. Le sage Pédro l'oblige souvent à choisir des sentiers déserts; plus souvent l'impétueux Gonzalve s'expose et brave les périls. Dans ces régions à demi sauva-

ges, l'aspect d'un vieillard délaissé, d'un malheureux qu'il veut secourir, d'un opprimé qu'il peut défendre, arrêtent les pas du héros. Il répand sur les indigens l'or dont la princesse a chargé le captif ; il combat, triomphe pour venger les foibles, suspend sa course par ses bienfaits, et s'excuse auprès du vieillard, qui lui fait de tendres reproches en pleurant d'admiration.

Tandis qu'ils s'avancent tous deux dans les montagnes d'Alhama, l'époux d'Isabelle a tout préparé pour accomplir les desseins de la reine. Déjà, dans les forêts voisines, les pins, les ormes touffus, l'antique érable ; le chêne superbe, ont tombé de toutes parts sous le fer des Castillans. Des taureaux soumis au joug transportent ces bois au milieu de l'enceinte ; d'autres y traînent des rochers brisés. La chaux bouillonne dans des lacs couverts d'une épaisse fumée ; et mille mains formant une chaîne dépouillent le Darro de son sable d'or.

En même temps l'on voit arriver de Valence et d'Andalousie des vivres, des armes, des troupes. L'abondance est rendue aux soldats, les trésors d'Isabelle leur sont prodigués. La moitié de l'armée, toujours en bataille, protège les travaux de l'autre moitié. La reine elle-même préside aux ouvrages, excite, anime ses guerriers, leur annonce une victoire sûre, et persuade au dernier d'entre eux que c'est de son courage qu'elle l'attend.

Ses vaillans chefs secondent son zèle. Lara sur-tout, le brave Lara ne quitte pas un moment les armes. Le jour, à la tête des Castillans, il range dans la plaine leurs bataillons, et s'étonne que les Grenadins demeurent oisifs sous leurs tentes; il ignore qu'Almanzor blessé ne peut les mener aux combats, que sous un autre général les Maures craignent une défaite. La nuit, suivi de cavaliers, Lara se promène autour de

l'enceinte, veille sur le repos de l'armée, et, sans cesse occupé de Gonzalve, il tourne souvent ses pas vers la mer.

Dans une de ces courses nocturnes, accompagné de cent cavaliers, Lara, qui songe à son ami, s'éloigne des retranchemens, et laisse flotter au hasard les rênes de son coursier. Il marche au milieu du silence : la lune, du haut de son char, répand sa lumière argentée ; l'oiseau de la nuit trouble seul les airs par un cri lent que l'écho prolonge ; tout repose, tout est tranquille dans la solitaire campagne, où brillent au loin quelques feux errans.

Tout-à-coup le héros surpris entend les accens d'une douce voix ; elle chantoit en arabe ces paroles :

Je vais revoir la beauté que j'adore,
Un plaisir pur doit seul remplir mon cœur ;
Et malgré moi ce cœur murmure encore ;
Dans son ivresse il connoît la fureur !

Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidèle,
Ton amant seroit plus heureux.

Dans nos forêts la charmante gazelle
A tout mortel se cache avec effroi :
Imite-la, fuis les regards comme elle ;
Elle est sensible et douce comme toi.
Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidèle,
Ton amant seroit plus heureux.

O vain espoir de mon ame éperdue !
Peux-tu cacher tes attraits enchanteurs !
Le beau palmier qui monte dans la nue
N'échappe point aux yeux des voyageurs.
Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux ?
Ah ! Zora, que n'es-tu moins belle !
Sans cesser d'être aussi fidele,
Ton amant seroit plus heureux.

Lara surpris regarde, examine, et découvre, aux rayons de la lune, un jeune guerrier à cheval. Sa tête est ceinte d'un turban noir; une courte tunique blanche le couvre à peine; une brillante chaîne d'argent traverse cette tunique, et porte un large cimeterre. Ses jambes, ses bras sont nus, ornés de bracelets d'or. Sa main gauche soutient un bouclier, sa droite trois javelots. Son coursier, blanc comme la neige, n'a ni harnois, ni housse, ni frein: libre et rapide comme l'air, il n'en obéit pas moins à son maître, ne laisse point de traces sur le sable, et modère ou précipite ses pas au son de la voix de son conducteur.

A cette vue, Lara reconnoît un de ces fameux Bérébères venus des déserts de l'Afrique au secours de Boabdil. Il ordonne à douze de ses cavaliers d'aller s'emparer de cet ennemi, tandis que sa troupe étendue en cercle lui coupe partout le chemin.

Le Numide entouré s'arrête, attend de pied ferme les douze Espagnols. Dès qu'ils arrivent à sa portée, il lance en un instant ses trois javelots. Chacun atteint et renverse un cavalier sur la poussière. L'Africain part comme l'éclair, fuit, et sépare ainsi ceux qui le poursuivent: mais, ne pouvant trouver d'issue, il revient au premier lieu du combat, se baisse jusqu'à terre sans ralentir sa course, reprend un des trois dards resté dans le sein d'un Espagnol, et, le lançant de nouveau, immole encore une victime.

Lara s'avance seul alors. Il arrête ses cavaliers prêts à se jeter sur le Maure, il leur défend de quitter leurs rangs; et s'adressant à l'Africain:

Brave étranger, lui crie-t-il, c'en est assez, rends-moi tes armes; ne tente plus une inutile résistance: je peux à peine contenir mes soldats, laisse-moi le plaisir de sauver ta vie.

Je suis trop malheureux pour l'aimer,

répond le Numide d'une voix fière ; et, s'il faut devenir captif, j'aime mieux périr de ta main.

A ces mots, il tire son cimeterre, et se précipite sur le héros. Lara jette aussitôt sa lance, s'arme de son glaive, et marche vers lui.

Ils s'approchent, se joignent, se frappent. Mille coups portés et parés les laissent tous deux sans blessure. Le Maure n'a point de cuirasse ; mais son bouclier rencontre toujours la tranchante épée du Castillan. Son léger coursier, qui semble attentif à tous les mouvemens de Lara, se détourne, bondit, s'élance, prévoit les coups qui menacent son maître, et le dérobe cent fois à la mort. Mais les forces des deux guerriers sont inégales : bientôt le glaive de l'Espagnol coupe en deux le bouclier du Maure, l'atteint au-dessus de l'épaule, le renverse baigné dans son sang. Le coursier numide hennit de douleur ; il tente encore de défendre celui qu'il n'a pu faire triompher.

Il l'environne, le couvre de son corps, élève dans l'air ses pieds menaçans, qu'il présente toujours au vainqueur : mais, voyant accourir les Castillans, il fuit, s'échappe à travers la plaine, et disparoît à tous les yeux.

Lara s'approche de son prisonnier, lui tend la main, le relève, visite sa blessure, qu'il trouve peu profonde, il lui fait donner un de ses coursiers, lui prodigue tous les respects dus à la valeur malheureuse, et marche avec lui vers les retranchemens.

Le Maure le suit, la tête baissée, sans lui dire une parole, sans proférer une plainte. De grosses larmes tombent de ses yeux, de profonds soupirs s'échappent de son sein. Lara, qui l'observe, pénètre aisément qu'il est oppressé d'un violent chagrin ; il craint d'irriter ses ennuis par des questions indiscrètes : mais il ne peut résister à cette tendre émotion qu'éprouve toujours son ame à la vue d'un infortuné.

Vaillant Numide, lui dit-il, le hasard et les ténèbres m'ont sans doute favorisé, ma victoire est bien au-dessous des exploits que je vous ai vu faire. Pardonnez au sort des armes, que je ne voulois pas tenter; supportèz avec constance un malheur commun à tous les guerriers. Vos pleurs me reprochent trop douloureusement la faveur que me fit la fortune. J'espère, et je crains cependant, de n'être pas la seule cause de ces pleurs. Seriez-vous séparé d'un ami? Ah! personne mieux que moi ne sauroit vous plaindre; personne n'auroit plus de droits à prétendre adoucir vos chagrins. S'ils peuvent être confiés, je suis digne de les connoître. Vous n'êtes point au pouvoir d'un barbare; demain, à l'aube du jour, Lara vous rendra la liberté, si Ferdinand veut le permettre.

A ce grand nom de Lara, le Numide relève la tête: Quoi! s'écrie-t-il avec une surprise mêlée de quelque joie, je suis prisonnier de Lara! C'est ce héros

si fameux que nos Maures estiment autant qu'ils le craignent, c'est lui qui me rend aujourd'hui le plus malheureux des mortels! Ah! si vous saviez, seigneur, ce que me coûte votre victoire, vous regretteriez de m'avoir vaincu.

Alors le vertueux Lara le presse de lui raconter ses peines. Le tendre intérêt qu'il lui fait paroître, la douce sensibilité qui règne dans ses discours, l'attrait mutuel que deux belles ames éprouvent à la première rencontre, déterminent le jeune Africain. Il espère que son récit hâtera l'instant de sa liberté; il veut du moins, par sa confiance, plaire à son généreux vainqueur. Tous deux s'avancent au-devant de la troupe; et le Numide commence en ces termes:

Heureux le mortel obscur qui, sans rang, sans biens, sans naissance, ne connoît d'autres devoirs que ceux de la simple nature, d'autres plaisirs que d'aimer, d'autre gloire que d'être chéri! Insensible à ce vain orgueil, dont nous

avons fait notre premier besoin, il ne quitte point sa patrie pour aller chercher dans d'autres climats des périls ou des tourmens qui n'étoient pas destinés pour lui. Il ne vit point éloigné du doux objet de sa tendresse, et n'ajoute pas aux peines inséparables de l'amour la peine la plus cruelle de l'absence, que la nature lui avoit épargnée. Tranquille, il coule ses jours aux lieux où ses jours commencèrent. L'arbre sous lequel il jouoit enfant, il s'y repose avec son épouse; il y dormira vieillard. La chaumière qui l'a vu naître voit naître ses fils et ses filles. rien ne change pour lui, rien ne changera. Le même soleil l'éclaire, les mêmes fruits le nourrissent, la même verdure réjouit ses yeux; et la même compagne, toujours plus aimée, le fait jouir doublement des bienfaits de la nature, des délices de l'amour, du charme de l'égalité.

Tel devoit être mon sort, tel il étoit avant la guerre de Grenade.

Je suis né parmi ces peuples pasteurs qui, sans villes, sans demeures fixes, habitent sous des tentes avec leurs troupeaux, transportent leur camp de pâturage en pâturage, et vont errans dans les déserts depuis le pied de l'Atlas jusqu'aux frontières de l'antique Egypte. Ces peuples descendent des premiers Arabes, qui, sortis de l'heureux Hyémen, sous la conduite d'Yafrik, vinrent soumettre ces vastes contrées, et leur donnèrent le nom de leur chef [1]. Les vaincus furent relégués dans les villes. Les vainqueurs, qui, de tous les temps, ne respectoient, ne chérissoient que la vie pastorale, gardèrent pour eux les campagnes, et répandirent leurs tribus éparses dans l'immense pays des palmiers. [2]

Là, nous avons conservé les mœurs, les coutumes de nos ancêtres. Là, chaque

[1] Voyez le Précis historique, première époque.

[2] BILIDULGÉRID signifie PAYS DES PALMIERS.

tribu séparée enferme ses troupeaux, ses richesses, dans un cercle entouré de tentes, filées du poil des chameaux. Libres, mais soumis à un cheik, le camp forme une république qui se fixe ou se déplace, décide la guerre ou la paix, d'après l'avis des chefs de famille. Notre cheik nous rend la justice; et le code de toutes nos lois se réduit à cette simple maxime: Sois heureux sans nuire à personne.

Nos biens consistent en chameaux, dont l'infatigable vîtesse peut nous transporter en un jour à deux cents milles de nos ennemis; en coursiers inestimables pour leur courage, leur intelligence, leur attachement à leur maître, dont ils deviennent les plus chers compagnons; en brebis, dont la fine laine est notre seul vêtement, et dont le lait délicieux est notre unique boisson. Contens de ces présens du ciel, nous dédaignons l'or et l'argent, que nos montagnes nous prodigueroient, si nos mains, aussi avides

que celles d'Europe, s'abaissoient à fouiller nos mines. Mais les verdoyans pâturages, les plaines d'orge et de riz, nous paroissent bien préférables à ces dangereux métaux, source des malheurs du monde, et que vous-mêmes, dit-on, sans doute pour vous avertir des crimes qu'ils doivent causer, ne faites arracher de la terre que par les bras de vos criminels.

La paix, l'amitié, la concorde, règnent au sein de chaque famille. Fidèles à la religion que nos pères nous ont transmise, nous adorons un seul dieu, nous honorons son prophète. Sans fatiguer nos foibles esprits à commenter son livre divin, sans nous piquer du coupable orgueil d'interpréter ses maximes saintes, nous sommes toujours sûrs de les suivre en exerçant les devoirs de l'homme, en pratiquant les douces vertus que la nature grava dans nos ames avant qu'elles fussent prescrites dans le sublime Coran. Nous pensons qu'une bonne action vaut mieux que toutes les

prières ; que la justice et l'aumône sont plus sacrées que le Rhamadan ; et, contraints, dans nos déserts de sable, de manquer à quelques ablutions, nous tâchons de les remplacer par la charité, par la bienfaisance, sur-tout par l'hospitalité. Fidèles, depuis quarante siècles, à ce devoir facile à nos cœurs, nous le révérons comme le premier, nous le chérissons comme le plus doux. Tout étranger, fût-il ennemi, qui touche le seuil de nos tentes, devient pour nous un objet sacré. Sa vie, ses biens, son repos, nous semblent un dépôt précieux que l'Éternel nous confie : nous lui demandons chaque jour de nous accorder cet honneur ; nos chefs de famille se le disputent. Jamais aucun d'eux ne prend son repas dans sa tente, sa table est toujours à l'entrée ; des sièges y sont préparés; et le maître n'ose prendre place qu'après avoir crié trois fois : Au nom du dieu père des humains, s'il est ici un voyageur, un in-

digent, un malheureux, qu'il vienne partager mon pain, qu'il vienne me conter ses peines.

C'est parmi ces hommes si simples, dont les mœurs sont toujours les mêmes depuis la naissance du fils d'Agar, c'est au milieu du désert de Zab, que je vins au monde pour aimer Zora : Zora, la plus chaste, la plus belle des filles de ma tribu ; Zora, qui, dès son enfance, léguée à mon père par son meilleur ami, fut élevée avec moi, ne me quitta pas d'un instant, m'aima presque aussitôt que je l'aimai, et ne pourroit me rappeler l'époque où commença cet amour si tendre. Mon père, cheik de ma tribu, vit naître, encouragea nos jeunes feux ; il nous pressoit souvent sur son sein, nous appeloit ses deux enfans, nous partageoit ses douces caresses. Avant de savoir ce que c'étoit qu'un époux, Zora me donnoit ce nom ; je la nommois aussi mon épouse ; et mon père, en joignant nos mains, me disoit : Ismaël,

mon fils, aime toujours, aime toute ta vie, la fille de mon ami. Croissez ensemble en vous chérissant, comme les deux palmiers qui près l'un de l'autre s'élèvent devant ma tente. Vous consolerez ma vieillesse, vous soutiendrez mes pas chancelans dans la descente rapide qui déjà m'entraîne au tombeau. L'hymen dans peu vous unira; et vous direz un jour à vos enfans ce que j'ai tant de plaisir à vous répéter aujourd'hui.

Avant d'avoir atteint ma douzième année, mon père m'avoit enseigné à manier le javelot, à m'élancer sur un coursier sans frein, à le faire voler sur le sable. Zora, pour ne pas me quitter, avoit appris les mêmes exercices, avoit cru les aimer parce qu'elle m'aimoit. Vêtue d'une tunique serrée par des agraffes d'or, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, elle accompagnoit tous mes pas. Tantôt nous quittions nos troupeaux pour suivre la rapide autruche, ou le dangereux chacal, ou la ci-

vette parfumée. Zora les perçoit de ses traits, et je célébrois ses victoires. Tantôt, montés sur de légers coursiers, armés de plusieurs javelots, à la tête d'un escadron de jeunes guerriers de notre âge, nous allions chercher dans son repaire le redoutable lion. Nous le forçions à coups de dards de sortir en rase campagne : alors nos clairons, nos trompettes, faisoient retentir les échos. L'animal furieux, rugissant, troublé par ce bruit belliqueux, s'élançoit au hasard sur les coursiers, attaquoit, renversoit les chasseurs : mais je veillois sur Zora ; toujours entre elle et le lion, j'aurois été déchiré avant que Zora fût blessée ; j'aurois mille fois perdu la vie avant que la sienne fût en danger. Bientôt percé de toutes parts, le monstre expiroit baigné dans son sang, et le javelot de Zora portoit sa dépouille sanglante.

Oh ! combien il m'est triste et doux de me rappeler ces temps trop heureux !

combien j'éprouve de plaisir à vous raconter longuement les mœurs de ma chère patrie ! La mémoire des biens qu'on n'a plus est un dernier bien pour les malheureux. Tous les matins, au lever de l'aurore, Zora, mes frères, mes sœurs, nous nous rendions devant la tente de l'auteur chéri de nos jours : là nous attendions en silence l'instant souhaité de son réveil. De même qu'aucun de nous n'avoit voulu se livrer au repos avant d'avoir reçu sa bénédiction, de même il la desiroit encore pour recommencer le travail. Pressés à genoux autour du vieillard, nous l'écoutions faire la prière, invoquer pour nous le maître du ciel : ensuite nous le serrions entre nos bras caressans. Souvent il daignoit venir avec nous conduire aux frais pâturages les chameaux, les moutons bêlans, les coursiers bondissant parmi les cavales, les tendres agneaux qui cherchent leurs mères. La campagne retentit de leurs cris, des flûtes des

jeunes pasteurs, des chants des amans heureux, tandis que nos femmes restées aux tentes se livrent aux soins confiés à leur sexe, filent la laine de nos brebis, préparent notre nourriture, remettent l'ordre dans nos retraites, élèvent, instruisent nos enfans à bénir, à respecter leur père comme l'image auguste de Dieu; et, quand nous rentrons à la fin du jour, leurs embrassemens nous délassent, leurs caresses si desirées nous semblent plus douces encore par la courte absence qui les fit attendre. Notre amour, toujours aussi vif, quoique toujours satisfait, se hâte de s'exprimer par mille nouveaux témoignages : le jeune époux, le jeune amant, rend compte à celle qu'il aime de ce qu'il a fait pendant la journée, lui dit la tendre chanson où ses appas sont célébrés. On prend ensemble le repas du soir : le riz cuit à la fumée, le chevreau sur les charbons ardens, les dattes fraîches, voilà nos mets; ils suf-

fisent à notre santé toujours robuste, à nos desirs toujours modérés. Après ce repas frugal, les vieillards assis au milieu du cercle, racontent les histoires des temps passés, les exploits du brave Kaled, les traits de bonté du sage Almamon, ou les malheurs de deux amans que la fortune voulut éprouver. On verse des pleurs sur leur sort, on se félicite, d'un doux regard, de ne pas souffrir les mêmes traverses. Une prière commune annonce l'heure du repos; on remercie le ciel du jour heureux qui vient de finir, et l'on va goûter un sommeil tranquille qui sera suivi d'un aussi beau jour.

Mon hymen avec Zora vint mettre le comble à tant de félicité. Zora, portée sur un chameau dans une pyramide de gaze, fut promenée par tout le camp au son des flûtes et des timbales. À travers le voile qui la cachoit, on distinguoit la belle Zora vêtue d'une tunique blanche, les oreilles, les jambes, les

bras, chargés d'anneaux et de bracelets d'or. On la conduisit à ma tente, dont elle franchit le seuil sans le toucher de ses pieds légers. Mon père la remit dans mes bras ; et nos frères, nos sœurs, nos amis, restés devant mon pavillon, célébrèrent jusqu'au jour naissant l'amour de l'époux fortuné, la vertu de la timide vierge.

Hélas ! les sons de la trompette succédèrent à des chants si doux. Mon hymen à peine achevé, des ambassadeurs du roi Boabdil vinrent nous demander, au nom du prophète, de prendre les armes pour la cause de Dieu :

Enfans d'Agar, nous dirent-ils, vos frères de Grenade vous implorent. Cette superbe capitale, cet unique reste de vos conquêtes va tomber au pouvoir des Chrétiens. Des extrémités des Espagnes les ennemis de notre foi se sont réunis sous nos murs. Maîtres de notre cité, ils passeront en Afrique, ils viendront brûler vos villes puissantes, réduire en

cendres vos mosquées, massacrer vos prêtres, outrager vos femmes; et, pénétrant jusqu'en vos déserts, ils porteront le fer et le feu au milieu de vos camps paisibles. Vous tenterez de les repousser, mais leurs victoires les auront rendus invincibles; vous invoquerez l'Eternel, mais l'Eternel vous punira d'avoir abandonné vos frères, d'avoir oublié si long-temps qu'il ne vous a mis sur la terre que pour prodiguer votre sang à la défense de sa loi.

Ces paroles enflamment notre jeunesse et persuadent nos vieillards. Mon père, d'après leurs avis, décide que l'élite de nos guerriers doit marcher au secours de Grenade. Aussitôt le cri de guerre se fait entendre dans le camp: Aux armes, Musulmans! aux armes! A cheval, enfans des déserts! Que le zèle de Dieu vous guide! que la victoire suive vos lances!

A ce cri, dix mille guerriers sont déjà sur leurs coursiers rapides. Mon père en

choisit six mille, et m'en donne le commandement.

Zora, tremblante, éperdue, vient se jeter à ses pieds ; Zora le presse, le supplie de permettre qu'elle m'accompagne. Exercée au métier des armes, elle étoit digne de nous suivre ; elle l'étoit de nous commander. Mon père hésite cependant : mais les cris de mes compagnons, les pleurs qu'il voit sur mon visage, les prières de toute l'armée, décident enfin sa tendresse ; Zora doit partir avec moi.

Je ne vous redis point, seigneur, les tristes adieux faits à mon père ; je ne vous peindrai point sa douleur à cette cruelle séparation. Mes larmes coulent à ce souvenir : je vois encore ce vieillard vénérable me quittant pour serrer Zora contre son sein, la laissant pour me reprendre, nous recommandant à tous deux de nous montrer dignes de lui, dignes de notre patrie, mais de ne point

trop rechercher des périls au-dessus de nos forces. Zora ne pourroit te suivre, me disoit-il en pleurant ; et pourtant Zora te suivroit : tu serois cause de sa perte, tu ne lui survivrois pas ; et ton imprudence mettroit au tombeau ton épouse avec ton père. Ménage tes jours, mon cher Ismaël ; songe que mes yeux paternels te suivront dans les batailles, que mon ame sans cesse avec toi ne te quittera pas un instant, que la lance qui menacera ton cœur doit du même coup percer le mien.

Tandis qu'il disoit ces paroles, et que mes guerriers à cheval n'attendoient que moi pour partir, un noir corbeau posé sur un palmier remplissoit l'air de ses cris funèbres. Mon père le remarqua, mon père voulut suspendre le départ. Mais, peu touché de ces vains présages trop respectés de notre nation, je repoussai ses tendres terreurs, je le suppliai de cacher sa sensibilité crédule, et, l'embras-

sant pour la dernière fois, je m'élançai sur mon coursier, suivi de la belle Zora.

Nous arrivâmes en peu de temps à la ville de la Victoire [1], où des vaisseaux de Boabdil reçurent mes six mille guerriers. Notre traversée fut heureuse. Débarqués au port d'Almérie, nous nous rendîmes dans la cité superbe que nous venions secourir. Boabdil nous prodigua les caresses, distribua nos Bérébères chez les plus riches citoyens, et voulut que son palais même fût l'asyle de mon épouse.

Mais le séjour de Grenade dans peu me devint odieux. Le spectacle d'un despote féroce environné d'une cour corrompue, le mépris public des mœurs, de ces mœurs si révérées, si saintes chez notre nation, révoltoient les yeux de Zora. Son ame timide et chaste, accoutumée à ne voir autour d'elle que l'in-

[1] CAIROAN, port de l'Afrique, dont le nom signifie CITÉ DES VAINQUEURS.

nocence, la douce paix, s'effrayoit à l'aspect du vice, comme la gazelle devant le serpent. Elle vouloit retourner en Afrique, elle me demandoit chaque jour de l'arracher de cette cour impie, de l'éloigner au moins de ce roi qui ne connoit plus ni frein ni remords. L'occasion s'en offrit bientôt.

Almanzor notre général, le seul digne de mon estime, fut averti que vos Castillans méditoient d'attaquer Carthame, ville où s'est réfugiée une célèbre tribu. Carthame, quoique imprenable, avoit besoin de secours. Les Abencerrages qui la défendent, irrités dès long-temps contre les Grenadins, ne vouloient recevoir dans leurs murs que des troupes étrangères : le brave Almanzor vint me demander de faire partir mon épouse avec mille de mes Bérébères. Cette séparation me fit frémir. Je ne pouvois abandonner le reste de mes cavaliers ; je ne pouvois vivre éloigné de Zora : mais le desir qu'elle témoignoit de fuir Boabdil

et sa cour, l'éloge que faisoit Almanzor des vertus des Abencerrages, la fidélité de mes compagnons, qui tous seroient morts pour Zora, me déterminèrent enfin. Je conduisis mon épouse à Carthame. Osman, le perfide Osman, gouverneur de cette cité, lui prodigua les respects, m'invita moi-même à venir souvent revoir l'objet de mes amours. J'étois tranquille, j'avois rejoint Almanzor; et, presque toutes les nuits, m'échappant seul de Grenade sur mon infatigable coursier, j'allois passer quelques instans près de mon épouse chérie, lui rendre compte de mes pensées, entendre et répéter nos sermens.

Ces fréquentes entrevues adoucissoient les peines de l'absence, calmoient le douloureux tourment d'exister ailleurs qu'auprès de Zora. Un tourment plus affreux encore est venu se joindre à mes maux. J'ai su, depuis ce jour seulement, que le gouverneur de Carthame, qu'un de ces Abencerrages qu'Almanzor m'a-

voit peints comme des héros, qu'Osman enfin, le coupable Osman, osoit brûler pour mon épouse, et lui avoit déclaré ses feux.

Non, seigneur, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas concevoir le funeste, le terrible empire que la jalousie exerce sur nous. Cette passion redoutable est la plus vive, la plus violente, que l'on connoisse dans nos brûlans climats. Nul crime, nul forfait, n'égale à nos yeux celui de porter un regard sur nos épouses, sur nos amantes; nulle vengeance n'est interdite pour punir cet horrible affront. Prodigues de tous nos biens, doux, paisibles, hospitaliers, nous devenons plus barbares, plus féroces, plus sanguinaires, que les lions de nos déserts, aussitôt qu'on veut nous ravir l'objet de notre tendresse.

A peine instruit du crime d'Osman, j'ai résolu de voler à Carthame pour rester auprès de Zora, pour chercher, pour faire naître l'occasion, l'heureuse occa-

sion d'enfoncer mille fois ce glaive dans le cœur de l'insolent Osman.

J'étois en marche. Hélas! je pensois que notre dernière victoire, l'incendie de votre camp, assuroient plus que jamais ma route. L'idée de revoir Zora, de la rejoindre pour ne plus la quitter, l'espoir de me venger d'un traître, remplissoient mon ame de joie, quand vos guerriers, paroissant tout-à-coup, m'ont investi de toutes parts. Sans vous, je leur échappois peut-être; mais votre bras invincible a triomphé de mes efforts; et vous me coûtez, par votre victoire, les plus chers momens de ma vie.

Telle est la cause de mes pleurs. Zora m'attend, et je suis captif; Osman est auprès de Zora, je suis dans les chaînes des Espagnols: êtes-vous surpris de mes larmes?

Essuyez-les, lui répond Lara, je réparerai les maux que j'ai faits. Je cours demander à mon roi de vous rendre une liberté dont seul je ne suis pas le maître.

Mon propre coursier vous conduira dans Carthame; vous reverrez Zora dès le point du jour; et si, pour prix de mon zèle, vous m'honorez de quelque amitié, ce sentiment me sera plus cher que tous les lauriers de la gloire.

En disant ces mots, ils arrivent aux retranchemens. Lara, reconnu par les gardes, y pénètre avec son prisonnier. Il le conduit à sa retraite, le confie à ses serviteurs, lui prodigue tous les secours qu'il donneroit à son frère; et, tandis que l'on s'empresse autour du Numide blessé, Lara va trouver Ferdinand pour lui rendre compte de sa course nocturne.

Le roi d'Aragon, son auguste épouse, étoient dans ce moment au conseil. Un étranger, un inconnu, protégé par la seule Isabelle, dont le génie avoit démêlé dans cet homme obscur un grand homme, venoit exposer aux deux rois ses magnifiques desseins. Cet inconnu, c'étoit Colomb: il proposoit la découverte

et la conquête d'un nouveau monde; il ne demandoit qu'un vaisseau. Tout le conseil hésitoit à l'accorder. Isabelle n'hésitoit pas.

Dès que Lara paroît, il prend place. Les grands intérêts qu'on agite empêchent le héros de parler au roi. Le temps se prolonge, la nuit s'avance: l'impatient Ismaël brûle de voir Lara de retour.

Mais le coursier du Bérébère, qui s'est échappé du lieu du combat, a pris de lui-même la route qu'il a tant de fois parcourue. Emporté par la terreur, il court, il vole vers Carthame, où Zora, dans les alarmes, soupire, attend son époux. Elle voit s'écouler les heures; elle en compte les tristes instans: elle se retrace les périls qui peuvent menacer celui qu'elle aime; son imagination les augmente. Les idées les plus funestes viennent en foule l'assiéger. Un effroi mortel s'empare de son ame: un affreux pressentiment la fait pleurer et frémir.

Ne pouvant plus supporter l'horrible tourment qu'elle éprouve, elle veut aller elle-même au-devant de son cher Ismaël. Il lui semble qu'elle souffrira moins en cherchant l'objet que son cœur desire, qu'elle tremblera moins pour lui en s'exposant aux dangers qu'il court.

Pour tromper les gardes qui veillent aux portes, Zora prend un habit guerrier, semblable à celui des Abencerrages; elle traverse la ville à cheval, feint de porter un ordre d'Osman, se fait ouvrir, et marche vers Grenade, en demandant des yeux son époux à tout ce qu'elle apperçoit.

Bientôt elle entend un coursier: elle s'arrête attentive, prête l'oreille, ne respire plus. Le son retentit, le coursier approche, frappant également la terre, et faisant répéter à l'écho le bruit sourd et pressé de ses pieds. Immobile, palpitante, Zora découvre ce coursier: sa couleur blanche, sa longue crinière, font trembler la tendre Zora. Elle vole,

appelle Ismaël. . . . . . A ce nom, à cette voix, le coursier relève la tête, hennit, s'avance vers Zora. Zora l'examine : c'est lui ; c'est le coursier de son époux ; il est seul, il est teint de sang ; son maître a péri sans doute, son maître est tombé sous les coups de quelque barbare Espagnol.

Egarée par sa douleur, par sa crainte, par son amour, Zora s'élance sur le coursier sanglant, et s'abandonne à sa conduite. Elle accuse le ciel, l'implore, jure de venger Ismaël. L'intelligent coursier retourne sur ses pas ; il redouble de vitesse, et porte Zora jusqu'au lieu même où son amant fut renversé. Là, il s'arrête : Zora regarde, et voit les quatre Espagnols immolés par le Bérébère. Ne doutant plus de son malheur, elle cherche le corps d'Ismaël, reconnoît son bouclier brisé, voit la terre humide de sang. Alors elle pousse des cris lamentables, tombe demi-morte sur ces

débris, et, dans son affreux désespoir, se roule sur la poussière.

Au milieu de ces tristes plaintes, l'infortunée entend gémir un des quatre Espagnols mourant; elle se lève, court à lui: le malheureux blessé respire encore. Zora lui donne ses secours, se hâte de le ranimer; et dès qu'il a repris ses sens, elle se presse de l'interroger sur son combat, sur sa blessure, sur ce bouclier resté sur la terre, sur ce sang dont elle est couverte. Zora le prie, le conjure de ne lui rien déguiser, de redoubler ou de finir l'horrible tourment qu'elle éprouve.

Le soldat, touché de ses soins, balbutie quelques mots arabes pour se faire entendre de l'étrangère. Il lui montre ses compagnons, lui dit que c'est un Bérébère qui, seul, attaqué dans sa route, les a fait tomber sous ses coups. Il prononce le nom de Lara, répète que Lara les a vengés, que ce bouclier fut brisé

par lui, que ce sang est celui du Bérébère, versé par la main de Lara.

A peine a-t-il achevé ces mots, que Zora, sans lui répondre, promenant autour d'elle des yeux égarés, délibère si dans ce moment elle ne finira pas ses jours à la place où périt Ismaël. Mais elle veut le venger ; ce desir arrête son bras. Elle saisit, presse avec force la main du soldat Espagnol ; et, d'une voix entrecoupée : Ami, dit-elle, montre-moi, indique-moi le chemin du camp, du camp où respire Lara, ce Lara.... Ne crains rien, ami, je t'enverrai tes compagnons ; je reviendrai te secourir, si le ciel veut que je revienne.

Le soldat surpris lui montre de loin la route qu'elle doit tenir. Zora reprend son coursier, s'abandonne à toute sa vitesse, et l'excitant encore de l'aiguillon, elle vole, arrive aux retranchemens.

Les gardes veulent l'arrêter ; mais Zora n'entend pas leurs cris. Allez, dit-elle, allez annoncer à l'impitoyable

Lara que le gouverneur de Carthame le défie et l'attend ici. Qu'il ne redoute aucune embûche, je suis seul ; et, s'il le vouloit, je combattrois entouré par vous. S'il n'est le plus lâche des hommes, il ne tardera pas un instant.

Les gardes, surpris de tant de hardiesse, se font répéter ces paroles. Ils ne savent s'ils doivent obéir : mais le respect des Espagnols pour tout guerrier qui demande la lice leur en fait une loi sacrée. Un d'entre eux va chercher Lara. Pendant ce temps, la jeune Africaine, qui, même dans sa fureur, ne peut oublier les devoirs de la touchante humanité, prend soin d'envoyer deux soldats auprès de leur compagnon blessé.

Lara n'étoit point de retour : Ismaël l'attendoit encore. Instruit que le héros est au conseil, le soldat envoyé vers lui refuse d'aller le troubler. Il s'entretient avec le Numide, il raconte que dans ce moment le gouverneur de Carthame est venu défier Lara.

A ce nom, Ismaël se lève; ses yeux étincellent de fureur: Le gouverneur de Carthame! s'écrie-t-il hors de lui. Dieu juste, tu me l'amènes! C'est moi que le perfide poursuit, c'est moi dont il vient demander la tête à mon généreux vainqueur. Chrétien, souffriras-tu que ton vaillant chef, fatigué du combat et de la course de cette fatale nuit, aille s'exposer contre ce traître? Non, si tu aimes Lara, si tu daignes écouter la voix d'un captif qu'il honore de son estime, si tu veux mériter de moi des bienfaits au-dessus de ton attente, tu me prêteras tes armes, tu me conduiras vers cet Abencerrage qui n'est venu jusqu'ici qu'avec de sinistres desseins, et je te devrai le bonheur suprême d'exposer ma vie pour un héros cher à mon cœur, cher à votre armée.

Il dit. Le soldat balance: Ismaël le conjure, le presse, détache et lui donne les bracelets d'or dont ses jambes, ses bras, sont ornés. Il jure par le Dieu du

ciel de revenir après sa victoire, de l'excuser auprès de Lara; il répond de tout sur sa tête. Le soldat enfin décidé se dépouille de ses armes, qu'Ismaël revêt précipitamment. Sa blessure le fait souffrir sous la pesante cuirasse; mais sa haine pour Osman, mais son ardente jalousie, mais le besoin de se venger, lui font oublier sa blessure. Il monte le coursier de Lara, baisse la visière de son casque, et, guidé par le soldat, le fer à la main, le cœur plein de rage, il court aux lieux où son épouse s'irrite de tant de lenteur, s'indigne, menace, s'agite, brûle de se baigner dans le sang.

Dès qu'ils s'apperçoivent, trompés par la nuit, aveuglés par une fureur, par une haine implacable, qui vient, hélas! de l'amour, ils se précipitent l'un sur l'autre. Ils se gardent de prononcer un seul mot: tous deux craignent également de se trahir; tous deux ont un intérêt égal à n'être pas reconnus. Leurs glaives altérés de sang ne parent

point les coups qu'ils se portent ; ils cherchent seulement un passage dans le sein de leur ennemi. Mourir n'est rien pourvu qu'ils tuent. Leur adresse tant de fois exercée, est oubliée dans cet instant. Leur valeur n'est plus qu'une rage féroce. Ils se découvrent pour mieux se frapper, ils se rapprochent pour que leurs blessures soient plus profondes. Ils se saisissent enfin, s'arrachent de leurs coursiers, tombent ensemble, se relèvent, et se saisissent de nouveau de peur que leur fer ne manque leur cœur.

O malheureux Ismaël, infortunée Zora, quelle funeste erreur vous égare ! quel horrible délire vous transporte ! Quoi ! vos mains furieuses se touchent, votre haleine se confond, vous vous pressez tous deux dans vos bras, et rien ne vous avertit, rien ne vous fait pressentir que c'est l'objet que vous adorez ! Vos cœurs palpitent l'un près de l'autre, et ces tendres cœurs ne se reconnoissent point ! Vous qui entendiez

si bien un seul de vos regards, un seul de vos soupirs, vous qui ne pouviez exister que réunis, vous l'êtes, vous vous embrassez, et c'est pour vous égorger! Arrêtez, cruels, arrêtez; calmez cette fureur atroce, suspendez ces coups impies, dites un mot, un seul mot, et vous tomberez à genoux, vous laverez de vos pleurs les blessures que vous avez faites, vous attacherez vos lèvres mourantes sur ce sein que vous meurtrissez!

Vœux inutiles! vains regrets! leur rage montée à son comble, ne peut voir, ne peut rien entendre. Acharnés à leur vengeance, forcenés de jalousie et de douleur, Ismaël blesse deux fois Zora, et veut la blesser encore; Zora déchire deux fois de son glaive la poitrine d'Ismaël, et cherche le défaut de ses armes pour l'y enfoncer plus avant. Enfin, épuisé de sang, affoibli par son premier combat, Ismaël chancelle, et Zora s'élance: elle redouble d'efforts, elle

le presse, l'atteint, le renverse, et lui plongeant jusqu'à la garde son fer déjà teint de sang : Meurs, dit-elle, expire, barbare : mais sache, avant d'expirer, que tu péris par la main d'une femme ; oui, c'est Zora qui t'immole ; oui, c'est l'épouse d'Ismaël qui venge l'époux qu'elle adoroit.

A ces mots ; à ce son de voix, Ismaël soulève sa tête, rappelle son ame fugitive ; et rassemblant ses forces défaillantes : Zora, lui dit-il, Zora.... et c'est vous qui m'ôtez la vie ! et c'est contre vous que ma main....

Il n'achève point.... Zora s'est précipitée.... elle détache son casque, regarde.... Les premiers rayons du jour lui montrent le visage pâle d'Ismaël.

Pâle comme lui, muette, immobile, anéantie par la douleur, elle le considère attentivement, elle voudroit, elle ne peut douter de son crime. Sans prononcer une parole, sans pouvoir faire

un mouvement, elle demeure stupide et glacée. Ses cheveux sont dressés sur son front, ses lèvres blanches restent ouvertes, ses yeux égarés et fixes s'attachent sur les yeux éteints d'Ismaël, qui cherche de sa main mourante et saisit la main de Zora.

O mon amie, lui dit-il, ô la plus chère des épouses, calme ton affreux désespoir : pardonne-toi ta cruelle erreur, comme Ismaël te la pardonne. Tu voulois venger mon trépas, je croyois punir le perfide Osman : tes sanglantes mains sont pures. Le coup mortel que tu m'as donné me prouve encore ton amour. J'expire en te regardant, en pressant ta main chérie, en l'appuyant contre mon cœur ; va, ma mort n'est point douloureuse. Au nom de notre amour, ma tendre Zora, au nom de notre digne père, qui n'aura plus d'enfans que toi, promets-moi de vivre pour le consoler : hâte-toi de me le promettre ; l'impitoyable mort va m'attein-

dre, elle approche, je la sens.... Adieu, Zora, ma bien-aimée..... Adieu mes uniques amours.... Ismaël t'a pardonné sa mort, accorde-lui du moins ta vie....

Sa voix s'éteint, ses yeux se ferment, sa tête tombe, et sa main froide quitte la main de Zora. Zora, toujours immobile, le regarde encore quelques instans. Tout-à-coup ses genoux tremblent, ses bras se roidissent, ses dents se frappent. Elle s'incline, elle s'approche du visage d'Ismaël, cherche ses lèvres qu'elle presse avec un mouvement convulsif, s'attache à son corps glacé qu'elle tient lié d'une forte étreinte, et rend le dernier soupir.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIÈME.

Douleur de Lara : il rend les derniers devoirs à Ismaël et à son épouse. Arrivée de Gonzalve. Joie de l'armée. Transports des deux amis. Terreur des Maures : ils veulent fuir dans leur ville. Almanzor les arrête. Il envoie défier Gonzalve. Isabelle accepte le défi. Tourmens du héros. Un troubadour vient le chercher. Il trouve Zuléma dans un bois. Son entretien avec la princesse. Sa vertu l'emporte sur son amour : il revient à l'armée. Il est arrêté par les Bérébères. Combat et mort d'Almanzor. Bataille générale. Exploits et générosité de Gonzalve. Victoire des Espagnols.

LIVRE HUITIÈME.

O MORT, mort que l'on redoute et qui seule donnes le repos, tu ne serois pas un malheur si toujours tu frappois ensemble les amis fidèles, les tendres amans. Cesser d'exister n'est rien, se quitter est le plus grand des maux. Il n'est pas à plaindre celui qui, vers la fin ou dès les premiers pas d'une glorieuse carrière, tombe et s'endort content de lui-même : mais son amante, mais son ami, qui demeurent avec sa cendre, qui ne conservent de la vie que la faculté de souffrir, voilà les vrais infortunés, voilà ceux qui méritent nos larmes. Inutile, étranger au monde, semblable au triste voyageur isolé dans des régions lointaines, celui qui survit à l'objet qu'il aime se croit au milieu d'un peuple sauvage : il parle, et n'est point entendu ; on lui parle, il ne peut

répondre. La langue des indifférens est inconnue à son cœur ; les hommes qu'il voit ne sont pas ses frères, ils ne pleurent pas comme lui. Inaccessible aux émotions douces, même à celles de la vertu, il ne la regarde que comme un devoir ; il ne se souvient plus qu'elle est un plaisir. Seul, isolé dans l'univers, il erre en un désert immense, où rien n'intéresse sa vue, où ses yeux fatigués, éteints, cherchent seulement un tombeau. C'est là qu'il adresse ses pas, c'est là qu'il brûle de descendre, et le tombeau s'éloigne sans cesse. O Zora, ô tendre Ismaël, du moins vous périssez ensemble ; vos ames, toujours réunies, vont s'aimer encore dans les cieux : ah ! votre sort, tout affreux qu'il est, doit faire envie au cœur solitaire qui n'a plus que des souvenirs.

Les deux époux malheureux venoient de terminer leur vie ; la garde espagnole les environnoit, la tête baissée, les mains jointes, dans le silence de la

pitié, lorsque Lara, sorti du conseil, après avoir obtenu du roi la liberté de son captif, arrive en réclamant le combat que lui dérobe Ismaël. Quel spectacle frappe sa vue ! les deux amans étendus sur l'herbe rougie de leur sang, leurs mains froides entrelacées, leurs visages pâles tournés l'un vers l'autre, et leurs lèvres entr'ouvertes semblant chercher leur dernier soupir !

A cet aspect, Lara jette un cri. Les Castillans lui racontent la fatale erreur des jeunes époux. Le héros frémit et verse des pleurs. Il se reproche avec amertume d'être la cause de leur trépas ; il veut au moins honorer leur cendre, il veut que les derniers devoirs acquittent sa triste amitié. Un même tombeau réunit ces dépouilles, et deux myrtes entrelacés y sont plantés de la main de Lara : Croissez, dit-il, arbres de l'amour, croissez dans la terre où reposent deux infortunés que l'amour fit mourir. Le voyageur, le guerrier sensible, qui

s'arrêtera sous votre ombre, sentira tressaillir son cœur, répandra malgré lui des larmes ; les époux de cette contrée viendront, sous votre feuillage, prononcer leurs tendres sermens ; et les parjures, s'il en est, se détourneront avec honte, et n'oseront pas fouler l'herbe qui couvrira ce tombeau sacré.

Après avoir rempli ces tristes soins, Lara retourne aux travaux de la nouvelle cité. Déjà les fossés profonds sont revêtus de fortes murailles, déjà les remparts dominent la plaine, les portes roulent sur leurs gonds, des ouvrages avancés les défendent ; des maisons de bois, construites à la hâte, marquent seulement la place de celles qu'on doit élever. Elles servent d'asyle aux soldats, aux capitaines, aux rois eux-mêmes, qui, ne voulant d'autre palais que l'Alhambra, se trouvent contens d'habiter de simples retraites, comme leurs guerriers.

Les Maures, surpris de voir une ville

à la place d'un camp détruit, perdent l'espoir et l'audace que leur inspiroit un premier succès. Boabdil, privé d'Almanzor que sa blessure empêche de combattre, n'a point troublé les travaux d'Isabelle, n'a pas osé commettre au sort des armes et son empire et son destin. Les Alabez, les Almorades, sans cesse autour du héros, s'empressent de voir son visage auguste, s'informent s'il pourra bientôt les guider à d'autres victoires. Tous les soldats, pénétrés pour lui de respect et de tendresse, environnent à genoux sa tente, demandent à l'Éternel de leur rendre leur soutien, leur père, l'objet de leur reconnoissance et de leur vénération.

Le seul Alamar, jaloux en secret de la gloire de cet Almanzor qu'il croit au moins égaler, indigné de ce que l'armée se regarde comme sans chef tant qu'Almanzor ne peut combattre, Alamar, retiré dans son pavillon, prépare de nouveaux crimes. Brûlant toujours d'un

amour féroce pour la fille de Mulei-Hassem, il vient d'apprendre que cette princesse est de retour à Grenade ; il sait qu'Almanzor et Mulei ont juré de la protéger, de la défendre contre ses fureurs. Comptant peu sur les promesses de l'incertain Boabdil, l'Africain médite en secret de rentrer la nuit dans Grenade, d'arracher Zuléma de son palais même, et d'aller cacher sa proie dans les états soumis à son pouvoir.

Tout-à-coup, vers le milieu du jour, un bruyant tumulte dans la ville espagnole, des éclats, des transports de joie, annoncent un grand événement. Les sentinelles des remparts semblent prêtes à quitter leurs postes. On voit les gardes avancées, instruites par des envoyés, partager l'allégresse publique ; on remarque sur les murailles les chefs, les soldats pêle-mêle, s'embrasser, se féliciter, remercier tout haut le ciel, et menacer, du geste, de la voix, les superbes tours de Grenade.

Gonzalve venoit d'arriver : Gonzalve, à travers les périls, avoit franchi les Alpuxares, et voyoit enfin la ville nouvelle. Dès qu'il paroît, dès qu'il est reconnu, mille cris lancés dans les airs répètent son nom glorieux : Le voilà, notre héros ! Le voilà, *le grand capitaine !* Le ciel nous rend notre sauveur ! Espagnols, accourez tous, venez revoir l'invincible Gonzalve !

Les soldats sortent à la hâte, se rassemblent autour du héros. Ils l'environnent, le pressent ; leur foule arrête son coursier. L'un veut toucher et baiser ses armes, l'autre le soulager de leur poids : tous l'invitent, le forcent à descendre, l'enlèvent malgré lui dans leurs bras ; et, se disputant un fardeau si cher, ils le portent en triomphe jusqu'aux chefs, aux capitaines, qui voloient au devant de ses pas.

Heureux Lara, vous les précédiez : c'étoit vous que cherchoit Gonzalve.

A peine ils se sont aperçus, que tous deux s'élancent au même instant. Ils se joignent, s'embrassent, se pressent, appuient long-temps leurs cœurs l'un sur l'autre, pleurent, et ne peuvent parler. Ils se regardent ensuite, enivrent leurs yeux du plaisir de se voir. Leur langue balbutie quelques paroles que leurs sanglots viennent étouffer : mais ils s'entendent, ils se répondent, et, s'embrassant de nouveau, ils semblent craindre d'être encore séparés. O vaillant Gonzalve, ô brave Lara, quels lauriers, quelle victoire vous valut jamais le bonheur que vous éprouvâtes dans ce moment?

Après avoir satisfait le premier transport de leurs ames, Gonzalve, sans quitter la main de son ami, répond aux doux empressemens que lui témoignent les autres guerriers. Aguilar, Cortez, Médina, Gusman, le félicitent et l'environnent. Le héros, entouré de

héros, est conduit par eux chez la reine; et toute l'armée le suit en remplissant l'air de chants d'allégresse.

Isabelle avec Ferdinand s'avance pour le recevoir. Gonzalve fléchit le genou. La reine aussitôt le relève, le fait asseoir auprès d'elle, reçoit de sa main le traité que le perfide roi de Fez voulut sceller par un crime. Elle frémit des périls qui menacèrent son ambassadeur. Le roi d'Aragon parle de vengeance, Isabelle ne parle que du héros.

Occupons-nous, s'écrie-t-elle, de ce que nous devons à Gonzalve. Il n'est pas en notre pouvoir de nous acquitter envers lui : mais l'estime de sa patrie, mais la vénération de l'armée, mais ces transports de joie et d'amour dont son grand cœur doit être touché, voilà sa digne récompense. Grand capitaine, vous étiez absent, le Maure nous a vaincus. Paroissez, et Grenade tombe. Vos rois, vos soldats, vos égaux, con-

viennent tous avec orgueil que c'est à votre bras que tient la victoire.

Elle dit, et laisse Gonzalve avec le fidèle Lara. Les deux héros, se dérobant à la foule qui les environne, se retirent dans le même asyle. Là, se livrant en liberté au sentiment qui remplit leurs cœurs, ils précipitent leurs questions, veulent à la fois se répondre; et chacun d'eux, en parlant de lui-même, s'interrompt toujours pour parler encore de son ami. Ils commencent cent fois le récit de ce qu'ils ont souffert l'un sans l'autre; ils pleurent tour-à-tour de joie en rappelant leurs propres périls, de tendresse en apprenant quels dangers ont menacé leur frère. Lara veut voir, veut embrasser ce bon, ce fidèle Pédro qui sauva Gonzalve dans Fez; il l'appelle; il court le chercher, le nomme son bienfaiteur, le serre contre sa poitrine, se fait redire par lui les exploits de Gonzalve sur le vaisseau, comble

le vieillard de caresses, et dispute à son généreux ami le droit de le récompenser.

Bientôt il écoute en silence le récit qui intéresse Zuléma. Instruit dès longtemps de la passion de Gonzalve, il apprend sans surprise qu'il est aimé. Les bienfaits de la belle Maure, sa tendre reconnoissance envers son libérateur, la rendent chère à Lara; mais, moins aveuglé qu'un amant, il n'ose espérer qu'un doux hyménée devienne le prix d'une paix qu'il regarde comme impossible. Lara connoît les desseins d'Isabelle, le serment qu'elle a fait de périr ou de s'emparer de Grenade. Il cache ce serment à son ami; il feint, pour ne pas l'affliger, de partager son faux espoir; et sa délicate amitié, respectant une illusion qui doit être de peu de durée, prépare déjà des consolations pour les chagrins qu'elle prévoit.

Cependant la prompte renommée a porté jusqu'au camp des Maures la nou-

velle si redoutée de l'arrivée de Gonzalve. A ce nom, une terreur subite s'empare des Grenadins : les uns rappellent en pâlissant sa victoire sur Abenhamet, les autres son entrée à Grenade. Tous, tremblans, saisis d'effroi, courent au pavillon royal, se rassemblent, se pressent autour de Boabdil, lui demandent à grands cris de retourner derrière leurs murailles, et menacent de quitter le camp, si ce monarque veut les retenir.

Boabdil, Mulei-Hassem de retour auprès de son fils, les chefs des tribus, Alamar lui-même, ne peuvent calmer cet effroi : leurs discours ne sont pas écoutés, leur autorité n'est plus reconnue. Les soldats, séditieux par crainte, bravant leur roi par terreur, retournent en tumulte à leurs tentes, se chargent de ce qu'ils ont de plus précieux, et, se croyant déjà poursuivis par Gonzalve, commencent à fuir vers la ville. Le camp alloit être désert, si le grand Almanzor n'eût paru.

Almanzor, averti par son père, sort à demi nu du lit de douleur où sa blessure le retient. Il saisit une longue lance qui soutient sa course tardive; et, sans turban, sans cimeterre, le front couvert de cette pâleur, fard de la gloire et des héros, il vient se montrer aux fuyards.

Où courez-vous, enfans d'Ismaël? s'écrie-t-il d'une voix tonnante : quel funeste délire vous égare, et qu'espérez-vous éviter? Est-ce la mort? Vous l'allez chercher, vous l'attirez sur vos têtes. L'Espagnol, du haut de ses murs, va dans un moment s'élancer sur vous et vous égorger comme un vil troupeau. Je ne vous parle point de l'honneur, qui ne peut rien sur vos ames lâches; je ne vous parle point de votre patrie, de votre Dieu que vous trahissez, de vos femmes, de vos enfans, que vous avez sans doute vendus; je vous implore pour vous-mêmes, pour cette vie qui vous est si chère, et que vous livrez à vos ennemis. Arrêtez, ou vous périssez.

Attendez du moins que la nuit puisse, non cacher votre honte, mais assurer votre fuite : attendez que l'obscurité retarde de quelques instans ce trépas pour vous si terrible, et que tout guerrier rend certain dès l'instant qu'il paroît le craindre. Vous hésitez, vous tremblez encore qu'avant la fin de ce jour Gonzalve ne vienne vous attaquer.... Eh bien! seul, je le combattrai; seul, je descendrai dans la tombe, ou je délivrerai l'armée de l'ennemi qui la fait trembler. Roi de Grenade, fais partir un héraut; qu'il aille, en mon nom, défier Gonzalve; qu'il annonce à cet Espagnol que demain, au lever du jour, en présence des deux armées, je l'appelle au combat à mort. Et vous, timides Grenadins, qui jadis ne m'abandonniez pas, daignerez-vous attendre, pour fuir, de m'avoir vu périr ou triompher?

A ces derniers mots, les Maures s'arrêtent. Les soldats, en rougissant, con-

sentent à rester dans le camp. Boabdil fait partir le héraut : Mulei-Hassem, baigné de pleurs, gardant un profond silence, presse son fils dans ses bras tremblans. Alamar cache son dépit sous de vaines louanges : et les chefs, la tête baissée, n'osent se livrer à la joie.

Le héraut marche cependant, précédé de deux trompettes. Il arrive aux portes de Santa-Fé. Les ponts se baissent à sa vue : on lui bande les yeux, on le conduit aux rois. Gonzalve alors, avec tous les chefs, étoit auprès d'Isabelle, et s'efforçoit de peindre à la reine les avantages d'une heureuse paix. On annonce le héraut des Maures. Il entre, et fléchit le genou :

Rois de Castille et d'Aragon, dit-il d'une voix assurée, je viens, au nom d'Almanzor, défier au combat Gonzalve de Cordoue. Demain, à l'aube du jour, devant toute notre armée, le prince de Grenade l'attendra dans la

plaine ; et la mort d'un des deux guerrier pourra seule les séparer.

Gonzalve, à ces mots, jette un cri de douleur que la reine prend pour un cri de joie. Sans lui donner le temps de répondre [illegible], dit-elle à l'envoyé, Gonzalve accepte le défi. Ferdinand le conduira lui-même ; nous en donnons notre foi royale. Sors, va porter ma réponse.

Alors, se tournant vers Gonzalve, qui cherche à cacher à ses yeux le trouble dont il est agité : Soutien de mon trône, s'écrie-t-elle, mes vœux sont enfin exaucés ! Quand ce barbare immola mon gendre, ma seule prière au Seigneur fut qu'il le livrât dans tes mains. Ce Dieu tout-puissant m'a donc entendue ! O ma fille, réjouis-toi, la mort d'Alphonse sera vengée !

Le roi Ferdinand, qui l'écoute, partage son transport maternel. Il détache sa terrible épée, la même qui, dans les

mains du Cid, vengea sa patrie et son père, conquit et Chimène et Valence, et que les souverains d'Aragon gardoient comme un précieux trésor.[1]

« O toi, dit-il à Gonzalve, toi qui ressembles si bien à Rodrigue, reçois le glaive de ce héros. Il ne m'appartient que par ma couronne, il est bien plus à toi par ta valeur. Que ce fer punisse le meurtrier d'Alphonse, qu'il fasse triompher l'Espagne, et qu'il reste à jamais aux mains les plus dignes de le porter! »

Tous les chefs de l'armée applaudissent; tous environnent le héros, célèbrent déjà sa victoire, annoncent la chûte de Grenade dès que son défenseur ne sera plus; et, se livrant d'avance a la joie de voir triompher leur rival de gloire, ils prouvent que les cœurs généreux savent admirer sans être jaloux.

Gonzalve, interdit, accablé, peut à peine répondre à la reine, à Ferdinand,

[1] Cette épée s'appeloit Tizona; elle est célèbre dans l'histoire du Cid.

à ses compagnons. Sa bouche s'ouvre cent fois pour déclarer hautement que Zuléma sauva ses jours ; que les plus doux, les plus forts liens l'attachent à cette princesse ; que son frère est sacré pour lui ; mais l'honneur, le sévère honneur, cette idole des grandes ames, l'honneur, qui compte pour rien les peines des cœurs sensibles, impose silence au héros. Peut-il refuser un défi ? Peut-il tromper le vœu de ses rois, l'attente de toute l'armée, et sacrifier à l'amour son devoir, son pays, sa gloire ? En proie à ces combats déchirans, il échappe à la foule qui le presse, et se retire suivi de Lara.

C'est alors que, se précipitant dans les bras de cet ami fidèle, il baigne de pleurs son visage ; il lui répète mille fois le serment fait à son amante de respecter toujours Almanzor. Il lui présente l'obstacle invincible que sa victoire doit apporter à son hymen avec la princesse, la douleur, la rage de Mulei-Hassem,

la menace de Zuléma d'éteindre à jamais son amour pour lui s'il versoit le sang de son frère. Elle cessera de m'aimer, s'écrie-t-il avec désespoir. Ami, non, tu ne peux comprendre, non, tu ne peux concevoir le malheur, l'horrible malheur de n'être plus aimé de Zuléma. Je puis supporter son absence, je puis souffrir toutes les peines, tous les tourmens de la jalousie; je puis trainer ma triste existence en attendant un siècle entier le bonheur de la voir un moment: mais manquer à la foi promise, mais faire couler ses larmes, mais attirer sur moi sa haine, grand Dieu! la haine de Zuléma!... Non, ami, j'aime mieux mourir, j'aime mieux perdre ma vaine gloire, j'aime mieux que tu m'immoles toi-même avant d'avoir commis ce crime affreux.

Lara l'écoute en silence : il n'a pas besoin de lui rappeler ce qu'il doit à sa patrie; les pleurs que verse Gonzalve prouvent assez qu'il s'en souvient. Lara

le serre contre son cœur, et craignant le refus qu'il prévoit, il propose d'une voix timide de combattre à la place de son ami. Le héros repousse cette offre : elle humilie son courage, elle alarme son amitié. Le péril est grand avec Almanzor, Gonzalve ne peut le céder : Gonzalve exposeroit la vie du mortel qu'il chérit le plus. Cette seule idée le fait frissonner. Il défend avec force à Lara de le presser davantage ; il se reproche d'en avoir trop dit, et, résolu de remplir son devoir, il se décide à déployer toute sa force, toute son adresse, pour préserver ses propres jours sans attaquer ceux de son ennemi.

Tandis qu'il ose concevoir cette chimérique espérance, la nuit qui s'avance avec les étoiles engage enfin les deux amis à prendre ensemble un léger sommeil. Tout-à-coup ils sont réveillés par un des soldats qui gardent les portes.

Grand capitaine, dit-il à Gonzalve; venez entendre un de ces troubadours qui

vont errant par toute l'Espagne, chantant les exploits des héros, les peines des amans fidèles. Seul, au-delà des retranchemens, il demande à vous entretenir.

A ces mots, l'amoureux Gonzalve, qui pense que tout l'univers doit lui parler de Zuléma, se lève précipitamment, exige de son ami de ne pas l'accompagner, et se rend aux portes avec le soldat.

A peine est-il sur le haut du rempart, qu'il découvre de loin le troubadour enveloppé d'un large manteau, debout sur le bord du fossé, chantant ces douces paroles aux sentinelles attentives.

Soldat qui gardes ces creneaux
Appuyé sur ta longue lance,
Fais-moi parler à ton héros,
Soldat qui gardes ces creneaux :
Pour guerir de sensibles maux
J'ai besoin de son assistance,
Soldat qui garde ces creneaux
Appuyé sur ta longue lance.

La beauté, la gloire et l'amour
Je vais chantant de ville en ville;
C'est tout le bien d'un troubadour,
La beauté, la gloire et l'amour:
Un moment, avant qu'il soit jour,
Dans tes murs donne-moi l'asyle;
La beauté, la gloire et l'amour
Je vais chantant de ville en ville.

Un lien tendre et fraternel
Nous unit au guerrier sensible;
Il est, il doit être éternel,
Ce lien tendre et fraternel:
Notre lyre rend immortel
Celui que son bras rend terrible;
Un lien tendre et fraternel
Nous unit au guerrier sensible.

A ce son de voix connu de Gonzalve, au mystère dont s'enveloppe cet étranger, le héros impatient fait ouvrir la porte et court auprès du troubadour. Il le regarde, l'envisage à la clarté de la lune; il reconnoît sous ce déguisement Amine, la fidelle Amine, une des es-

claves de Zuléma. Il jette alors un cri de joie, et se hâte de lui demander où respire celle qu'il adore.

Elle est dans ce bois, lui répond l'esclave en lui montrant un bocage que l'on distinguoit du pied des remparts. C'est pour vous voir, pour vous parler, qu'elle est sortie de Grenade. Déguisée ainsi par son ordre, afin de pénétrer dans vos murs, je viens vous chercher, Gonzalve, et vous conduire auprès d'elle.

Déjà le héros est en marche. Il laisse loin derrière lui l'esclave qui doit le guider; il court, arrive au bocage, voit la princesse, et tombe à ses pieds. Il veut parler, des larmes de joie interrompent ses mots sans suite; il presse la main de son amante, la couvre de ses baisers: mais Zuléma doucement la retire; et raffermissant sa voix, que son émotion avoit altérée:

Qu'ai-je appris? dit-elle; et quel affreux bruit m'a forcée de quitter Gre-

nade, de vous chercher seule, dans la nuit, au milieu de ce bois désert, de trahir à la fois pour vous mes devoirs envers mon père, envers ma patrie, envers moi? Est-il vrai que demain matin vous deviez périr, ou tuer mon frère? Est-il vrai que le glaive dont je vous armai doive percer le sein d'Almanzor?

Zuléma, lui répond Gonzalve, n'accablez pas un infortuné. C'est Almanzor qui me défie; mes rois ont reçu son cartel. Mes rois et toute notre armée ont remis dans mes mains leur cause. Pouvois-je me refuser à leurs vœux? Devois-je déclarer nos secrets liens, ou laisser soupçonner mon courage? Non, vous ne l'eussiez pas voulu; vous-même m'eussiez empêché de m'avilir aux yeux de ma patrie, de mériter son mépris. Mais que votre cœur se rassure: demain ma lance et mon épée ne serviront qu'à ma seule défense; demain j'expirerai plutôt que de menacer les jours d'Al-

manzor; et j'expirerai trop heureux, je mourrai pour tout ce que j'aime, pour l'honneur et pour Zuléma.

Écoute, reprend la princesse: je ne suis qu'une femme foible, peu instruite des barbares lois qui font égorger les héros. Peut-être il me seroit permis de te rappeler tes sermens, de te demander si l'honneur, l'honneur sacré des ames pures, qui n'est pas toujours celui des guerriers, ne te défend pas de tourner ton glaive contre le frère de ton amante, de manquer aux plus saintes promesses, de faire mourir mon vertueux père dans les larmes du désespoir: mais je t'adore, Gonzalve; et tout ce qui tient à ta gloire devient respectable à mes yeux. Ne crains pas que je vienne ici te donner des conseils indignes de ton courage, abuser de mon pouvoir sur toi pour te demander une lâcheté: non, Gonzalve, ne le crains pas. Je viens te jurer encore que c'est toi seul que j'ai chéri, que jusqu'à mon dernier moment je ne chéri-

rai que toi seul ; je viens, certaine de mourir, te faire mes derniers adieux...

O ciel ! interrompt le héros, et vous voulez....! — Je veux que tu m'entendes, que tu connoisses mes malheurs ; que tu décides toi-même si je peux supporter la vie. Je te dois compte de mes motifs pour attenter à des jours qui n'appartenoient qu'à toi seul. Apprends ce qui s'étoit passé ; apprends que c'est du comble de la félicité que je me vois tout-à-coup plongée dans l'abyme de l'infortune. J'avois tout dit à mon père, j'avois touché son sensible cœur. Avertis en secret que l'impie Alamar osoit encore me menacer, nous devions sortir de Grenade, fuir à jamais loin de Boabdil. Un vaisseau, déjà chargé de nos trésors, alloit nous conduire en Sicile. Là, tu nous aurois rejoint aussitôt que la paix, aussitôt qu'une trêve t'auroit permis de quitter tes rois. Là, tranquille chez des Chrétiens, professant ta religion sainte, depuis si long-temps la mienne,

je t'aurois donné ma foi à la face de tes autels : le meilleur des pères y consentoit. Là, paisibles, inconnus, oubliés du reste du monde, occupés seulement de nous plaire, de rendre heureux ce digne vieillard, de jouir sans cesse de ces plaisirs purs que deux ames pures ne goûtent qu'ensemble, nous aurions vu s'écouler ces jours rapides, ce peu de jours, que le ciel accorde aux humains pour la tendresse et pour le bonheur. C'est dans cet instant où je m'enivrois du charme de cette espérance, qu'on vient m'annoncer que demain tu dois égorger mon frère, ou recevoir de lui la mort... Car, cesse de t'abuser, cesse de croire, Gonzalve, que tu pourras, avec Almanzor, éviter le trépas sans le lui donner. Mon frère, aussi vaillant que toi, aussi exercé dans votre art terrible, a juré de périr ou de t'immoler. Mon frère tient ses sermens. Sa cause est meilleure que la tienne : il veut délivrer sa patrie ; tu cherches à l'asservir : il

combat pour sauver son épouse; tu combattras pour perdre ton amante, pour rendre impossible à jamais cet hymen, ce tendre hymen, déjà si difficile par tant d'obstacles, mais dont le rêve consolateur étoit nécessaire à mon existence. Si la fortune est égale, si le ciel est juste, tu dois succomber : et penses-tu que j'y pourrois survivre? Si tu triomphes, je dois te haïr: et le trépas m'est bien plus facile. Adieu donc, malheureux ami, adieu, puisque je peux encore te donner ce doux nom d'ami, te parler, te regarder, presser sans crime cette main chérie que j'espérois unir à la mienne, cette main qui dans une heure... Adieu, Gonzalve, adieu pour jamais.

En prononçant ces derniers mots, un tremblement la saisit; elle quitte avec effort la main de Gonzalve, répète adieu d'une voix étouffée, veut s'éloigner, et tombe à quelques pas privée de tout sentiment.

Le héros vole, la relève; l'esclave

accourt pour la secourir ; mais rien ne rappelle ses sens, et les premiers feux de l'aurore commencent à briller sur l'horizon.

Gonzalve, hors de lui-même, ivre d'amour, oppressé de sanglots, Gonzalve apperçoit le jour et ne peut quitter la princesse. Il la voit pâle, sans vie, la tête renversée, les cheveux épars ; il la soutient dans ses bras, il sent couler sur ses mains tremblantes les pleurs qui s'échappent encore de la paupière de Zulémа. Le héros s'égare, sa raison s'altère ; il ne pense plus au combat promis, il ne pense qu'à son amante, il ne voit qu'elle dans l'univers. Le temps s'écoule, l'heure approche, il oublie.... lorsque tout-à-coup ses regards se portent sur son épée, sur cette épée du Cid que son roi vient de lui donner. L'aspect de ce glaive le rend immobile. Le nom, le grand nom qu'il rappelle, l'emploi pour lequel il lui fut remis, le sang

du père de Chimène que Rodrigue versa malgré son amour, tout dans un instant retrace à Gonzalve les devoirs qu'il est prêt à trahir. Une vive rougeur colore son visage, une sueur froide coule de ses membres; l'image de Lara s'offre à ses yeux, de Lara qui l'attend, qui répond à l'armée de l'honneur, de la gloire de son ami.... et l'aurore a déjà paru.... et peut-être on ose douter.... Gonzalve jette un cri terrible : il remet dans les bras d'Amine le fardeau si cher dont il est chargé, saisit la main de Zuléma qu'il appuie contre ses lèvres, part, revient précipitamment, la recommande aux soins de l'esclave, s'attache encore à cette main qu'il inonde de ses larmes, rassemble de nouveau toutes ses forces, s'arrache enfin d'auprès de son amante, et craignant de retourner la tête, il presse sa marche vers Santa-Fé.

Il n'étoit pas sorti du bocage, qu'il entend des cris, des gémissemens, et

voit une troupe de cavaliers dispersés, errant dans le bois, remplissant l'air de plaintes funèbres. C'étoient les tristes Bérébères laissés à Carthame par Zora. Inquiets du sort de cette jeune épouse, ils la cherchoient depuis le jour précédent, et venoient d'apprendre qu'elle avoit péri sous les murs de la ville chrétienne. Pénétrés de douleur, brûlant de la venger, à peine ils apperçoivent Gonzalve, qu'altérés du sang espagnol ils se réunissent pour l'attaquer. Le héros tire son épée, et se mettant à l'abri des arbres qui seuls peuvent le sauver de tant d'assaillans, il livre à pied, sans cuirasse, le plus périlleux des combats. Plusieurs Bérébères tombent sous ses coups : mais, forcé de fuir d'arbre en arbre, le héros voit avec désespoir que toujours un nouvel ennemi succède à celui dont il est vainqueur. Le temps se prolonge, le soleil paroît, il brille déjà dans les cieux. Gonzalve redouble d'ef-

forts, il tente de s'emparer d'un coursier: les coursiers numides l'évitent; ils ne connoissent que leurs conducteurs. Il veut se faire jour à travers les lances: mais les Bérébères, légers comme l'air, l'entourent, le pressent de toutes parts.

Pendant ce temps, le brave Almanzor, dès les premiers rayons du jour, avoit demandé ses armes. Encore foible de sa blessure, mais soutenu par sa vertu, par son amour pour sa patrie, il croit avoir toutes ses forces, et ne s'est jamais senti plus d'ardeur. Il revêt sa brillante cuirasse, qu'il couvre d'une cotte de mailles impénétrable au fer le plus aigu. Il ceint sa tête d'un turban doublé de trois lames d'acier; il l'affermit et l'attache par une chaîne d'airain. Un manteau de pourpre lui descend jusquà la ceinture, où pend à de longs anneaux d'or un cimeterre trempé dans Damas. Il prend sa lance, son bouclier; et, prêt à sortir de sa tente,

il fléchit un genou devant l'Eternel :

Dieu de la victoire et de la justice, dit-il en élevant la voix, Dieu qui sondes les cœurs des humains, tu sais quel espoir m'anime ; tu sais que c'est pour ta loi sainte, pour ton culte qu'on veut détruire, pour mon pays qu'on veut asservir, que je vais combattre aujourd'hui le plus redouté des guerriers. Fais que ma force égale mon courage ; rends ton soldat digne de ta cause, et soutiens-moi de ton bras puissant. Si mon heure est arrivée, si mes destins sont achevés, Dieu de bonté, prends soin de mon épouse : veille sur elle du haut de ton trône, empêche-la de succomber à sa douleur. O Allah, je ne me plaindrai point de mourir, si Moraïme peut me survivre.

Après ces mots prononcés en répandant quelques larmes, le héros se lève d'un air auguste, marche à pas précipités vers le coursier écumant que quatre

esclaves ont amené. Il s'élance sur lui, frappe son bouclier, et s'avance d'un pas tranquille vers le lieu marqué pour ce grand combat.

L'armée des Maures, sous la conduite de Boabdil, de Mulei-Hassem, d'Alamar, ne tarde pas à le suivre. Elle étend dans la plaine ses escadrons. Le vieux Mulei, couvert de ses armes, monté sur un jeune coursier, vient embrasser son généreux fils. Il ne peut lui parler; mais leurs cœurs s'entendent. Le vénérable vieillard s'éloigne pour lui dérober ses pleurs; et le grand Almanzor, au milieu de la lice, attend d'un air fier et calme l'ennemi qu'il a défié.

Les Espagnols presque aussitôt sortent par troupes de leur ville. Ferdinand, qui vole à leur tête, dispose lui-même leurs bataillons. Il forme un front égal à celui des Maures, partage sa cavalerie aux deux ailes sous les ordres d'Aguilar et de Médina; confiant le

centre à Nugnès, il se place avec les chevaliers de Calatrave en face du roi Boabdil. Isabelle, du haut des remparts, anime ses guerriers par sa présence : l'on n'attend plus que Gonzalve pour donner le dernier signal.

L'inquiet Lara, qui le cherche et qui n'ose le demander, Lara, parcourant les remparts, voit les deux armées en présence. Il distingue au milieu d'elles Almanzor seul, dans le silence, attendant et cherchant des yeux son ennemi si tardif. Bientôt il l'entend appeler Gonzalve, et personne ne répond à ce nom. Les Maures jettent des cris insultans. Les Espagnols s'étonnent, murmurent. Les rois, les chefs, les soldats, se plaignent à haute voix : bientôt les deux peuples de concert accusent également Gonzalve.

Lara désolé frémit de colère : on ose outrager son ami. Lara n'écoute plus rien : il court, vole vers sa retraite où

le héros a laissé ses armes ; il les revêt précipitamment ; il prend ce fameux bouclier où se distingue l'immortel phénix ; il monte le coursier de Gonzalve, baisse sa visière, sort à toute bride, et paroît devant Almanzor.

A cette vue, à l'aspect du phénix, les Castillans poussent des cris de joie, les Maures gardent le silence. Almanzor s'apprête : les trompettes sonnent.

Tels que deux aigles furieux, partis du nord et du midi, fendent l'air d'une aile rapide, et tombent en se rencontrant ; tels les deux héros élancés se joignent au milieu de la carrière, et ce choc abat leurs coursiers. Debout aussitôt, le glaive à la main, ils se rapprochent et se frappent. Le fer est coupé par l'acier, le feu jaillit de leurs armures. Le Maure, plus grand, plus adroit, précipite ses coups terribles ; l'Espagnol, plus fort, mieux armé, se couvre, et ménage les siens. Tous deux,

sans perdre de terrain, s'agitant à la même place, cherchent le défaut de leurs armes, menacent le flanc, atteignent le casque, parent, attaquent, avancent, se replient dans un instant. Toujours s'opposant le bouclier, toujours pénétrant leurs mutuels desseins, ils les trompent, ils les préviennent : mais aucun d'eux ne peut profiter même du mouvement qu'il a prévu. L'œil a peine à suivre leurs glaives, qui se lèvent, se baissent, voltigent, se croisent souvent au lieu de frapper. Le sang ne coule point encore, la victoire demeure incertaine, la seule fatigue pourra la fixer.

Enfin l'impatient Almanzor, qui consent à mourir pourvu qu'il triomphe, jette le premier son bouclier, recule trois pas, saisit à deux mains son redoutable cimeterre, et, revenant comme la foudre, frappe son ennemi troublé. Le fer partage l'écu de Lara, il coupe encore sa cuirasse; et la pointe,

ouvrant sa poitrine, lui fait une large blessure d'où le sang jaillit aussitôt: Lara tombe un genou à terre; le Maure, plein d'espoir, veut redoubler; mais l'Espagnol saisit l'instant où le mouvement de ses bras relève sa cotte de mailles, il lui porte à l'aine un coup trop certain, et laisse son fer tout entier dans les entrailles du héros.

Almanzor frappé, n'en frappe pas moins. Lara, blessé de nouveau, tombe en palpitant sur le sable. Le prince de Grenade, vainqueur, reste debout quelques momens: bientôt il chancelle, il succombe, et va mesurer la terre auprès de Lara baigné dans son sang. Tous deux se soulèvent encore; tous deux, d'une main défaillante, cherchent en vain sur la poussière le glaive qui leur est échappé, lorsqu'un guerrier chrétien paroît dans la plaine en poussant des cris mêlés de sanglots. Il s'agite, il vole, il déchire les flancs de son cour-

sier poudreux ; il invoque les noms de l'honneur, de la justice, de l'amitié.

Les Castillans, à son écu de gueules, pensent reconnoître le brave Lara ; les Maures croient voir un traître qui vient immoler Almanzor. Ils s'avancent aussitôt vers lui ; les Espagnols courent à sa suite. Les deux armées s'approchent, s'attaquent avec fureur : on se mêle, les armes se heurtent, le sang ruisselle, les guerriers tombent, la plaine se couvre de morts.

Gonzalve, c'étoit lui-même qui, libre enfin des Bérébères, n'avoit trouvé d'autres armes que celles de son ami ; Gonzalve vole à Lara, s'élance à terre, le relève, sent encore palpiter son cœur, et le confie aux Castillans pour le porter à Santa-Fé. De-là, courant vers Almanzor, que les Alabez secouroient en vain, il pousse des cris douloureux en le voyant privé de la vie. Il arrête les Aragonais prêts à se jeter sur les Maures ;

il défend lui-même contre les siens le corps du héros, objet de ses pleurs, protège, assure la retraite des Alabez qui l'emportent sur leurs boucliers ; et, dès qu'il les voit éloignés, il saisit alors le premier coursier, tire l'épée du Cid, et, se précipitant dans la mêlée, égaré par son désespoir, par son amour, par sa colère, il cherche les périls d'un œil avide, s'y jette pour y succomber, attaque, enfonce, renverse les plus épais bataillons, retourne au milieu des lances, inonde la terre de sang, demande la mort, la défie, l'implore et la brave à la fois.

Ferdinand, Cortez, Aguilar, se surpassent dans ce grand jour ; mais leurs exploits ne sont rien auprès de ceux de Gonzalve. Plus prompt, plus redouté que le tonnerre, il parcourt l'armée ennemie, semant le trépas et la peur ; il immole, dissipe, détruit tout ce qui tente de l'arrêter, s'ouvre par-tout un large chemin

où ses victimes tombent entassées, et presse son coursier fatigué, qui peut à peine franchir tant d'armures et tant de cadavres.

Au milieu du carnage affreux, du tumulte, des cris, des fuyards, le héros apperçoit Mulei attaqué par quatre Espagnols, défendant un reste de vie, et prononçant avec des sanglots le nom du fils qu'il a perdu. Cette déplorable vue redouble les maux de Gonzalve : il s'élance, vole à ces barbares, et les a bientôt dispersés ; il donne son coursier au vieillard, se range à ses côtés, le couvre de son corps, le guide à travers la mêlée, lui montre de loin Grenade, et lui en ouvre le chemin.

Comme il s'occupoit de ce soin, Alamar, le terrible Alamar, qui vient d'égorger Vélasco, Zuniga, Manrèze, Giron ; Alamar, couvert de sang, se présente devant Gonzalve. Tous deux s'arrêtent en se rencontrant : ils ne se virent jamais, mais ils se reconnoissent

à leur haine. Gonzalve est à pied, l'Africain féroce dirige sur lui son coursier. L'Espagnol l'évite au passage, et d'un revers coupe les jarrets de l'impétueux animal. Alamar tombe, Gonzalve le frappe ; la peau de serpent résiste à ses coups. Le héros surpris saisit Alamar, le serre, l'entrelace de tous ses membres, lutte, roule avec lui sur le sable ; et, l'oppressant du poids de son corps, il se prépare à l'étouffer, lorsque les Zégris et les Africains arrivent de toutes parts, et se réunissent contre Gonzalve. Gonzalve debout quitte sa victime, et seul résiste à leur troupe. Appuyé contre un monceau de morts, couvert de son bouclier criblé, le pied posé sur quatre Africains qui meurent en mordant la poudre, la tête haute, le bras levé, montrant sa foudroyante épée, il les insulte, les menace, et donne le temps au roi Ferdinand d'arriver avec ses chevaliers. Les Maures aussitôt prennent la fuite : Alamar est entraîné dans leurs

escadrons. Ils se hâtent, ils se précipitent ; ils passent à travers leur camp, qu'ils n'ont plus l'espoir de défendre, et, laissant à leurs ennemis leurs tentes, leurs richesses, leurs vivres, ils vont se réfugier dans leurs murs.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIÈME.

Désespoir de Gonzalve. Trève accordée à sa prière. Regrets du peuple de Grenade. Douleur de Mulei-Hassem et de Zuléma. État horrible de Moraïme. Mort de cette princesse. Funérailles d'Almanzor et de son épouse. Gonzalve va trouver Zuléma. Il est pris et mis dans les fers. Outrages et tourmens que Boabdil lui prépare. Zuléma descend dans son cachot : elle lui porte du poison. Il se justifie. Alamar vient s'emparer du héros : il le conduit au supplice. Les Espagnols donnent l'assaut. Alamar y court et sauve Grenade. Exploits d'Alamar. Secours inespéré que reçoivent les Maures. Défaite des Espagnols.

LIVRE NEUVIÈME.

L'HOMME vertueux, qu'on outrage, l'innocent méconnu qu'on opprime, trouvent au fond de leurs ames des consolations dans leurs peines, des forces contre l'adversité. Ils interrogent leur conscience ; et ce juge suprême, infaillible, dont la sévérité ne pardonne rien, dont le murmure est un châtiment, les met à l'abri du remords, seul supplice que leur cœur redoute. Mais le véritable amant, au sein même de la victoire, au milieu des succès, des triomphes, devient le plus à plaindre des mortels, s'il craint un reproche de celle qu'il aime. Que lui importent les vaines louanges, les hommages, les respects du monde entier? c'est le suffrage de son amante, c'est son estime, dont il a besoin. Sans cette estime il n'est pas sûr de mériter la sienne propre. Son ame, qui

n'est plus en lui, ne voit, ne juge que par d'autres yeux ; et sa vertu, fière, indépendante, en présence de tout l'univers, tremble et n'ose croire à son innocence, si l'objet qu'il adore peut la soupçonner. . . . .

Gonzalve, couvert de gloire, n'éprouvoit que trop cet affreux tourment. Almanzor n'est plus, et sa sœur doit croire Gonzalve son meurtrier ; Lara expire peut-être, et Gonzalve a causé sa mort. Ces désolantes idées l'occupèrent seules pendant la bataille, lui firent chercher avec tant d'ardeur et les périls et le trépas. Indigné contre lui-même, en courroux contre sa fortune, dès qu'il ne voit plus d'ennemis, il quitte ses compagnons ; et, sans parler à Ferdinand, sans se découvrir à l'armée, il vole auprès de Lara. . .

Isabelle étoit avec lui. Ses blessures ne sont pas mortelles : Gonzalve en pousse des cris de joie. Il se fait répéter cent fois cette assurance si chère ; il serre

dans ses bras son ami, le baigne, l'inonde de pleurs, mêle à ses tendres caresses les reproches les plus douloureux. A genoux auprès de son lit, il l'appelle son dieu tutélaire, raconte, publie hautement ce que l'amitié lui fit entreprendre, et déclare qu'il lui doit l'honneur.

Après cet aveu, le héros se retire avec Isabelle, l'instruit de sa passion violente, de ses sermens, de ses secrets. Il apprend à l'auguste reine comment les bienfaits, la reconnoissance, attachent pour jamais Gonzalve à la fille de Mulei-Hassem; comment, s'étant rendu près d'elle pendant la nuit précédente, son retour fut retardé par l'attaque des Bérébères. Il parle peu de ses exploits contre ces nombreux assaillans; mais il exagère sa faute pour augmenter la gloire de son ami.

Isabelle l'écoute, l'admire, et s'attendrit sur ses malheurs. Elle le console, elle le rassure, promet d'employer

ses efforts pour le justifier près de son amante, pour éteindre la haine injuste que doit ressentir le vieillard Mulei. Dès ce moment Zuléma devient chère à la sensible reine : elle sauva les jours de Gonzalve, elle adore le Dieu des Chrétiens; Isabelle la nomme sa fille, et brûle de l'unir au héros.

Pendant ce temps, le roi d'Aragon, après avoir abandonné le camp des Maures au pillage, ramène ses troupes dans Santa-Fé. Des envoyés de Boabdil ne tardent pas à s'y rendre : ils viennent demander la paix en se soumettant au tribut. Les rois refusent cette paix; mais Gonzalve implore Isabelle : la reine, pour plaire à Gonzalve, accorde une trève de quelques jours.

Hélas ! la perte d'Almanzor assuroit assez la ruine des Maures. Ce malheur seul les rend insensibles à tous les autres malheurs. Hommes, femmes, vieillards, enfans, la tête couverte de cendre, déchirant par lambeaux leurs vêtemens

souillés, remplissent les places publiques, s'abordent en gémissant, se regardent en poussant des cris, s'embrassent, et mêlent leurs larmes. Les soldats, pâles, tremblans, fuient devant les citoyens, qui leur reprochent avec des outrages d'avoir laissé périr leur général. Les uns veulent quitter Grenade, qui n'a plus désormais de rempart ; les autres accusent le ciel, insultent à leur faux prophète, ajoutent le blasphême aux plaintes : tous annoncent à Boabdil la fin de son règne impie, et regardent le trépas d'Almanzor comme le châtiment de ses forfaits.

Zuléma, plus à plaindre encore, Zuléma, qui ne doute point que son amant n'ait tué son frère, a voulu se donner la mort : mais ses devoirs envers Mulei l'ont enchaînée à la vie. Elle ne peut, sans être criminelle, abandonner le vieillard dont elle est le dernier appui. Renfermée avec lui dans l'Albayzin, dévorant la moitié de ses pleurs, elle en-

tend son malheureux père redemander cent fois au ciel ce fils objet de sa tendresse, ce fils qui seul le consoloit de tous les maux qu'il a soufferts. Il a perdu sa Léonor, on lui enleva sa couronne, il a vu périr ses amis ; Almanzor du moins lui restoit. Il appelle son cher Almanzor, il ne peut penser qu'il lui soit ravi : dans son délire, il croit le voir, l'entendre, l'embrasser encore en embrassant sa fille désolée ; et, lorsqu'il s'apperçoit de son erreur, il la repousse, frappe sa poitrine, arrache ses cheveux blancs qu'il jette avec imprécation, demande des armes, veut aller combattre, veut aller arracher le cœur de ce barbare Gonzalve dont la main égorgea son fils. Ce nom de Gonzalve lui cause une horreur que ses sens affoiblis ne supportent pas ; il tombe épuisé de tourmens dans les bras de sa fille mourante, qui manque elle-même de forces pour résister à tant de douleurs.

Mais qui peut rendre le coup affreux

dont Moraïme fut accablée ? Qui peut exprimer ce qu'elle sentit en apprenant par ses propres yeux son effroyable malheur ? Hélas ! pendant toute la nuit qui précéda ce combat funeste, prosternée au pied des autels, Moraïme invoqua son prophète. Elle lui demanda de défendre le héros qui défendoit sa loi, qui, par tant de vertus sublimes, honoroit sa religion sainte; elle conjura l'Éternel de conserver son plus digne ouvrage, de laisser long-temps à la terre un exemple de justice et d'honneur. Vaine prière ! Moraïme quittoit la mosquée ; elle en descendoit lentement, lorsqu'elle voit.... O Dieu tout-puissant, éprouvez-vous ainsi la vertu ? Elle voit son époux sanglant rapporté par les Alabez. L'effet du tonnerre n'est pas plus prompt : sans pouvoir jeter un seul cri, sans pouvoir faire un mouvement, elle tombe, roule sur le marbre ; sa tête frappe trois fois les degrés, son sang coule par trois blesssures et son corps

inanimé vient s'arrêter aux pieds des Alabez.

On la secourt, on la relève ; rien ne rappelle ses sens. On l'emporte avec Almanzor, pâle, sanglante, défigurée, semblable au héros qui n'est plus. Leurs visages livides se touchent, leurs cheveux mêlés traînent sur le sable, leur sang confondu souille leurs vêtemens : on eût dit que le même coup venoit de les immoler tous deux.

Enfin, après plusieurs heures, Moraïme rouvre la paupière ; ce n'est pas pour verser des pleurs. Entourée de ses esclaves, de ses femmes, de ses amies, qui pansent ses douloureuses plaies, elle souffre en silence leurs soins, se laisse froidement presser dans leurs bras, répond seulement par de foibles signes aux tendres paroles qu'on lui adresse, semble se recueillir en elle-même pour se résigner à son sort, et demande d'une voix calme qu'on lui laisse voir son époux.

C'est vainement qu'on la supplie de renoncer à ce triste desir, de ne pas rendre plus cruels des maux dont elle souffre assez; elle persiste avec douceur, elle commande avec prière, et marche d'un pas assuré vers l'asyle où, sur un lit de pourpre, est déposé le corps du héros.

Moraïme s'arrête devant lui, le regarde long-temps d'un œil fixe, sans prononcer une parole, sans laisser échapper un soupir. Ses esclaves, épouvantées de cet horrible silence, se hâtent d'éloigner les armes dont elle pouvoit s'emparer. Moraïme s'en apperçoit, et leur adresse un sourire amer. Elle s'approche de son époux, lui prend la main qu'elle baise, en tire un saphir enchâssé qu'Almanzor ne quittoit jamais. Maîtresse de cette bague, elle reporte des yeux plus sereins sur le visage du héros, s'incline deux fois devant lui, pose ses lèvres sur ses lèvres pâles, demeure long-temps à les presser : ensuite, se

retirant à pas lents, elle se retourne, le regarde encore, lui fait de la tête un signe d'adieu, semble lui dire d'un air doux que cet adieu ne sera pas long, et regagne son appartement.

Elle s'y renferme seule, elle y demeure plusieurs heures. Ses esclaves inquiètes n'osent d'abord y pénétrer; enfin elles brisent les portes, et trouvent Moraïme glacée, en proie aux horreurs du trépas. Tous les secours sont inutiles; elle expire, elle n'est déjà plus. La bague d'Almanzor a fourni le poison, que ce héros portoit toujours dans la crainte de Boabdil.

Ce nouveau malheur ne peut augmenter la désolation de Grénade. Le roi, le peuple, consternés, profitent de la trève accordée pour faire les obsèques des deux époux. Le même tombeau les attend dans un bois éloigné de la ville, où repose la cendre des princes, des guerriers et des citoyens. L'infanterie ouvre la marche : les soldats, rangés en

silence, la tête penchée sur leurs boucliers, le visage baigné de pleurs, portent leurs armes renversées, marchent d'un pas égal et lent, marqué par les coups lugubres des tambours entourés de crêpes. La cavalerie les suit, traînant dans la poussière ses étendards. Des esclaves mènent en main les tristes coursiers d'Almanzor, couverts de longues housses noires, chargés du turban, de la lance, du cimeterre du héros. Ces coursiers, jadis si superbes quand ils portoient leur maître aux combats, semblent connoître leur malheur : ils baissent leur front vers la terre, lèvent avec peine leurs pieds tardifs, et vont balayant le sable de leur crinière longue et touffue.

Après eux, cent jeunes garçons, couronnés de cyprès et de roses blanches, tiennent des vases remplis de parfums. Cent jeunes vierges les suivent, jetant sans cesse des fleurs sur Almanzor et sur Moraïme, que portent dans un même cercueil les chefs de la tribu des Alabez.

Les imans marchent auprès d'eux, priant à voix basse l'ange de la mort de conduire ces ames pures dans l'heureux séjour des martyrs. Ils précèdent le roi Boabdil, environné de sa cour, d'Alamar, et des Zégris, qui feignent du moins de verser des larmes. Le vénérable Mulei, l'infortunée Zuléma, n'auroient pu, sans mourir, les accompagner : seuls ils étoient restés dans la ville. Le peuple, vêtu de deuil, gardant un morne silence, suit à pas lents la triste dépouille du dernier soutien qui lui restoit.

Arrivés dans le bois solitaire, nommé par eux la forêt des larmes, les corps sont déposés dans le tombeau. Les imans disent les prières. Bientôt les vierges, d'une voix plaintive, commencent l'hymne de la mort : tous, les yeux baissés vers la terre, les mains croisées sur la poitrine, écoutent ce chant de douleur :

PLEURE, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères,
Celui dont les vertus si chères
Fléchissoient pour nous l'Éternel.
Invincible comme nos pères,
Comme eux, hélas! il fut mortel.
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères.

QUAND le cèdre, qui dans les airs
Portoit sa tête verdoyante,
Tombe, et de sa chûte bruyante
Fait gémir au loin les déserts,
Les larmes des tristes bergères
Demandent un ombrage au ciel.
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères.

JOUR funeste, jour de douleur,
Où deux époux meurent ensemble,
Où le même tombeau rassemble
La vertu, l'amour, la valeur!
Ton souvenir, dans nos misères,
Sera cher autant que cruel.
Pleure, famille d'Ismaël,
Pleure le plus grand de tes frères.

Pendant cet hymne funèbre, les imans achèvent la cérémonie. La terre enferme le corps d'Almanzor et celui de Moraïme. Une simple pierre les couvre; et leurs noms gravés sur la pierre rendent ce tombeau plus sacré que ne le furent jamais les fastueux mausolées.

Hélas! cette vive douleur, ces regrets amers, éternels, que ressent tout le peuple maure, accablent l'ame de Gonzalve: il voudroit racheter de ses jours les jours du héros qui n'est plus. L'idée que Zuléma le croit coupable, la crainte qu'elle ne succombe à ses maux, qu'elle ne haïsse celui qui ne respire que pour elle, tous les tourmens du désespoir, rendus plus affreux par l'incertitude, viennent l'assaillir à la fois. Il accuse toute la nature, il roule cent projets insensés: tantôt il veut aller à Grenade offrir sa tête à ses ennemis; tantôt il veut quitter le siège et s'exiler dans un désert. En proie aux rêves, au délire d'une imagination ardente qu'allume

une passion plus vive encore, il s'agite, s'inquiète, soupire, change à chaque instant de dessein, reprend ceux qu'il abandonna, rejette celui qu'il est prêt à suivre; et, pour comble d'infortune, il n'ose confier ses peines à son ami presque mourant, à son ami dont la valeur en fut l'innocente cause. Il ne peut pourtant lui cacher le violent chagrin qui le tue, mais il lui donne un autre motif: il trompe l'amitié par délicatesse, et lui dissimule ses maux de peur qu'elle ne les sente trop vivement.

Mais ses maux surpassent ses forces; le héros ne les soutient plus. La mort, les supplices, la honte, sont moins redoutables pour lui que la haine de Zuléma; il bravera tout pour l'éviter. La trève jurée lui donne l'espoir de pénétrer dans Grenade; son amour, même sans la trève, le lui feroit hasarder. Il prend l'habit, la baguette blanche qui distinguent les hérauts d'armes. Il ne veut ni cuirasse, ni glaive: que lui impor-

tent ses jours, s'il ne peut se justifier ? Il n'instruit personne de son dessein, se dérobe au fidèle Pédro ; et seul, avant le point du jour, il marche aux portes de Grenade.

Les gardes, trompés à sa vue, le laissent passer sans obstacle. Gonzalve s'avance vers l'Albayzin : il s'informe de Zuléma, se dit envoyé d'Isabelle, et demande un entretien secret avec la fille de Mulei.

On l'observe, on l'interroge ; il éprouve de longs délais. Sa constance, son air de douceur, de franchise, de loyauté, l'emportent enfin sur les refus. Deux esclaves l'introduisent dans une galerie antique, où la princesse, instruite par eux, croit devoir au nom d'Isabelle de répondre à son envoyé. Couverte d'un long voile noir, soutenue par la jeune Amine, elle vient, s'avance d'un pas chancelant. Le héros l'apperçoit à peine, qu'il se précipite, et tombe à ses pieds :

O vous, lui dit-il avec larmes, vous que je n'ose envisager....

A cette voix, à son aspect, Zuléma, tremblante, interdite, détourne les yeux, et veut fuir. Ecoutez-moi, s'écrie Gonzalve, ou faites-moi donner la mort. Je la cherche, je la desire : je vous la demande à genoux, cette mort cent fois moins horrible que votre haine ou votre mépris. Mes mains sont pures, Zuléma : daignez abaisser sur moi votre vue ; daignez regarder un infortuné qui n'a point trahi ses sermens. Apprenez...

Un tumulte affreux empêche le héros de poursuivre. Boabdil, le roi Boabdil, arrive suivi des Zégris. Cent soldats, le fer à la main, fondent à la fois sur Gonzalve, le saisissent et le renversent, le chargent de chaînes d'airain. Gonzalve, surpris et troublé, ne tente pas de se défendre ; il n'a plus de forces devant Zuléma. Cette princesse jette des cris perçans ; Mulei-Hassem accourt à ces cris : il trouve sa fille au milieu

des armes; il reconnoît Gonzalve enchaîné. Le vieillard demeure immobile; Boabdil lui adresse ces mots :

Il est dans mes fers l'ennemi terrible qui perça le sein d'Almanzor, qui remplit Grenade de deuil, et devoit la rendre captive! Mulei, tu le vois devant toi : voilà ce superbe Gonzalve, voilà ce Castillan si fier, qui nous regardoit tous comme sa proie! Sans doute de coupables desseins l'ont conduit jusques dans nos murs. Le traître croyoit abuser nos yeux : mais deux fidèles Zégris, jadis prisonniers du barbare, l'ont reconnu sous ce déguisement. Ma victime ne peut m'échapper. Mulei, contemple dans les chaînes le vainqueur des Abencerrages, le féroce meurtrier de ton fils. Supporte l'horreur de l'envisager en songeant à notre vengeance. Demain ce fléau du nom musulman expirera dans les supplices; demain le sang de ce barbare lavera la tombe du grand Almanzor; et je veux qu'avant

son trépas, livré aux insultes de mon peuple, ce vil chrétien, qui se croit si grand, épuise la fureur, la rage du dernier de mes sujets.

Il dit. Zuléma frémit. Gonzalve, dans le silence, regarde le tyran d'un œil assuré. Mulei lui répond d'une voix tranquille :

Boabdil, gardons-nous tous deux d'épargner le cruel Gonzalve, il n'a pas épargné mon fils. Le barbare usa du droit de la guerre; tu dois en user à ton tour. Mon éternelle douleur sera peut-être soulagée en voyant le meurtrier d'Almanzor perdre la vie sur son tombeau. Je veux être présent à ce spectacle. Mais que cette mort nous suffise : immolons notre ennemi sans l'outrager. Méritons le bienfait suprême que nous accorde le ciel, n'irritons pas sa justice qui semble enfin se désarmer; et respectons, en le détestant, le vainqueur du plus grand des hommes.

Le sanguinaire Boabdil écoute à peine

ces paroles. Les Zégris excitent sa férocité. Il part avec son prisonnier ; il ordonne qu'on double ses fers, l'entoure d'une triple garde, fait refermer les portes de la ville ; et, suivi de Muleï qui cherche à le fléchir, il prend la route de l'Alhambra.

Le bruit de ce bonheur inespéré se répand aussitôt dans Grenade. Les soldats, les citoyens, poussent jusqu'au ciel mille cris de joie. Tous précipitent leurs pas pour voir ce héros si célèbre, cet indomptable guerrier dont le nom seul les faisoit pâlir. Ils se pressent sur son passage, fixent leurs avides regards sur ce captif qu'ils ne craindront plus ; et cependant ils reculent encore au moindre bruit de ses fers. Ainsi, quand des chasseurs timides ont enfin surpris dans leurs rets le redoutable lion qui désoloit les campagnes, ils se rassemblent en foule autour de l'objet qui les faisoit fuir ; ils se livrent à tous les transports de l'allégresse, de la vengeance : mais

ils ne peuvent contempler sans une secrète terreur celui qui les fit trembler si long-temps.

Dans le palais est un étroit cachot, impénétrable aux rayons du jour. Trois portes d'airain y conduisent. Le roc au milieu duquel on l'a taillé ne laisse à l'air d'autre passage qu'un long et oblique tuyau fermé par dix grilles de fer. C'est là qu'on précipite Gonzalve, tandis qu'on prépare son cruel supplice; c'est là que, chargé de chaînes pesantes, scellées dans l'affreux rocher, il entend refermer sur lui les fatales portes de bronze, et qu'il reste seul avec le malheur, l'incertitude et le désespoir.

Sa grande ame n'est point accablée, elle se roidit contre le destin. Il voit la mort, il la voit horrible; il ne doute point que tous les tourmens ne soient à la fois épuisés sur lui. Son courage les soutiendra tous: certain d'expirer

en héros, sûr que sa gloire ne sera point ternie, il envisage fixement et le trépas et les douleurs : mais mourir sans voir Zuléma, sans lui prouver son innocence, cette idée est pour lui terrible, c'est le seul supplice qu'il ne peut braver.

La malheureuse princesse, demeurée dans l'Albayzin, a peine à retrouver ses sens. Glacée d'horreur, de surprise, elle se retrace ce qu'elle a vu, se rappelle les derniers mots, les tendres sermens de Gonzalve, sa justification commencée, les dangers qu'il a bravés pour lui parler; et tout lui dit, tout lui persuade que son amant n'est pas coupable. Cependant il va périr; aucun effort humain ne peut le sauver. Ce n'est pas assez pour l'infortunée Zuléma d'avoir perdu son appui, son frère, son unique défenseur, de s'être condamnée au tourment de combattre sans cesse un amour qui sans cesse occupe son ame, d'arracher lentement de

son cœur l'image chérie qui le remplit ; ce n'est pas assez d'avoir à souffrir l'hommage outrageant d'Alamar, et de trembler chaque jour d'être livrée à ce barbare, il faut qu'elle soit témoin du supplice de celui qu'elle aime, d'un supplice mêlé d'infamie, et qu'elle voie son libérateur, le plus grand, le plus magnanime des mortels, terminer sa glorieuse vie dans l'opprobre et dans les douleurs.

O mon frère, s'écrie-t-elle, si tu respirois encore, tu t'opposerois aux forfaits dont ta patrie va se noircir, tu sauverois un héros semblable à toi par tant de vertus ! Sa mort et la mienne sont inévitables ; et quand mon amour pourroit oublier ce que je dois à tes mânes, à nos liens, à ton sang versé, la vigilance de mes tyrans, les précautions prises par leur barbarie, rendroient inutiles mes efforts coupables. Mais je n'offenserai point ta grande ombre ; je ne trahirai ni mon devoir, ni les nœuds

sacrés qui nous unissoient, en arrachant du moins à la honte l'ennemi qu'estimoit ton cœur. O mon frère, c'est toi que j'implore; viens m'aider à tout hasarder pour épargner un crime à ton pays, pour sauver ta gloire d'une vengeance que ton ame pure et sensible rejetteroit avec horreur.

Dès ce moment, n'écoutant plus que les conseils du désespoir, elle court près des Alabez pour se faire ouvrir la prison de Gonzalve. Ses efforts sont inutiles, le jour entier s'est écoulé sans que la tendre Zuléma puisse concevoir l'espérance d'accomplir son généreux dessein. La nuit vient, et la princesse, plus hardie dans les ténèbres, marche elle-même vers la prison. Elle implore, elle supplie les soldats de la laisser pénétrer un instant dans cet horrible séjour, elle le demande au nom d'Almanzor; et ce grand nom, ses prières, ses larmes, l'amour, le respect qu'inspira toujours

la vertueuse Zuléma, touchent enfin les ames dures des satellites de Boabdil. Les portes s'ouvrent et se referment sur la princesse : elle entre, tenant d'une main une coupe qu'elle a cachée à tous les yeux, de l'autre une foible lampe ; elle s'avance d'un pas tremblant, et se présente devant le héros :

Gonzalve, dit-elle d'une voix douce, vous m'estimiez trop pour m'attendre ici. S'il n'avoit fallu que sauver vos jours, ma vertu s'y seroit refusée. Sûre de mourir après vous, j'aurois laissé périr celui qui n'a pas épargné mon frère, qui n'a pas craint de sacrifier et son amante et ses sermens ; mais il faut vous préserver de l'opprobre, de l'infamie, et j'ai dû me souvenir que Gonzalve m'en préserva. Vous m'avez conservé l'honneur, je viens acquitter ma dette. Tu m'as trop prouvé, cruel, que cet honneur t'est plus cher que l'amour. Moins coupable et plus malheureuse, je remplis mes devoirs en-

vers tous deux, en t'apportant ce poison. Prends cette coupe, Gonzalve, quand j'en aurai bu la moitié : voilà le seul et triste secours que je puisse t'offrir contre nos tyrans. Ta mort est sûre ; les outrages, les tourmens t'attendent ; échappe aux bourreaux, et meurs avec moi. Ton trépas est dû peut-être à la cendre de mon frère ; le mien expiera le crime de ne pouvoir cesser de t'aimer.

En disant ces mots, elle porte la coupe à ses lèvres ; un cri de Gonzalve retient sa main. A peine revenu de sa surprise, de sa joie, de sa frayeur, le héros soulève ses chaînes, saisit la coupe, et tombant à genoux :

Que je suis heureux ! lui dit-il, je vous vois, je peux vous parler, je peux me justifier à vos pieds du crime que je n'ai point commis. Ah ! que Boabdil épuise sur moi sa vengeance, sa barbarie ; que les plus horribles tourmens lassent les forces de mes bourreaux : vous êtes ici,

Zuléma, vous avez daigné me chercher jusques dans le séjour du crime, vous m'avez cru le meurtrier d'Almanzor, et vous ne m'avez pas haï... Que peuvent maintenant contre moi tous les tyrans de la terre? Vous m'aimez, et je vous ai vue; je meurs content, j'ai vécu.

Mais ne gardez pas votre erreur fatale; cessez de croire que mes mains ont pu verser le sang de votre frère. J'allois le combattre, il est vrai; j'allois, fidèle à l'honneur, et plus fidèle encore à vous, mourir sous les coups d'Almanzor, lorsqu'attaqué par vos Numides, je n'ai pu rejoindre l'armée. Un héros, mon ami, mon frère, a pris soin de sauver ma gloire; il a paru sous mes armes, il a combattu pour moi; prêt à périr, son glaive fatal....

Grand Dieu! s'écrie Zuléma, je te bénis, je te rends grace! Mon cœur me l'avoit annoncé.... O mon digne frère,

ne t'offense point si je cesse de gémir un instant en recouvrant le droit si doux d'aimer toujours celui que j'adore! Gonzalve, je ne doute point de ce que me dit votre bouche; mais expliquez-moi ce prodige. Hélas! je ne puis espérer que votre sort en soit adouci; Boabdil a trop d'intérêt à vous punir de vos exploits. J'irai du moins prévenir mon père, j'irai réveiller sa pitié; j'emploierai près de Boabdil, près du peuple, près d'Alamar même, tous les efforts, tous les moyens qui sont au pouvoir de l'amour. J'instruirai vos rois de votre péril, je tenterai tout pour sauver votre vie; et, si je ne puis réussir, fière, glorieuse de vous aimer, de pouvoir l'avouer sans crime, je viendrai mourir avec vous, en vous parlant de ma tendresse, en renouvelant les sermens que je n'ai jamais violés, en vous donnant ce nom d'époux, qui, si j'en juge par le plaisir que j'éprouve en le prononçant, doit nous rendre tous

deux insensibles au plus douloureux des trépas.

A ces mots, elle jette la coupe, et fait relever Gonzalve. Le héros, pénétré de joie, de reconnoissance, d'amour, saisit la main de la belle Maure, commence, interrompt le récit qui doit le justifier; ses sanglots étouffent sa voix : enfin, pressé par le temps, il achevoit ce triste récit, lorsqu'un bruit soudain se fait entendre. Les portes du cachot s'ouvrent tout-à-coup; Alamar, Alamar lui-même, paroît environné de flambeaux. Zuléma tombe évanouie, Gonzalve la soutient dans ses bras, le prince africain demeure interdit.

Bientôt la fureur, montée à son comble, se peint dans les traits du barbare. Ses sourcils d'ébène se joignent et semblent couvrir deux globes de feu. Une écume affreuse paroît sur ses lèvres; et sa langue, qui balbutie, prononce à Gonzalve ces terribles mots :

Traitre qui m'outrages encore, vil chrétien que je vais punir, l'enfer t'a donc déchaîné pour porter aux derniers excès ma colère et ton insolence ! Viens me payer tant de forfaits, viens expirer lentement dans les douleurs que je te prépare; et que ton sang, versé goutte à goutte, satisfasse, sans pouvoir l'éteindre, la haine que je sens pour toi !

Le héros, sans l'écouter, ne s'occupe que de la princesse. Alamar ordonne à ses satellites de l'arracher de ses bras. Gonzalve tente de la défendre : il lève ses mains enchaînées, frappe avec ses fers, et jette sans vie les deux premiers soldats qui l'approchent. Mais accablé par le nombre, on l'entraîne hors du cachot. Zuléma, qui reprend ses sens, s'élance, et veut suivre Gonzalve : Alamar la fait retenir ; Alamar, qu'elle implore à genoux, refuse d'écouter ses prières ; il la repousse, l'accable d'outrages, ordonne à sa garde de l'envi-

ronner, de répondre d'elle jusqu'à son retour; et, forcené de fureur, il entraîne le Castillan.

Le jour ne brilloit point encore: un transfuge venoit d'avertir Boabdil que les Espagnols, alarmés de l'absence du grand capitaine, surpris de voir les portes de Grenade refermées précipitamment, craignant quelque embûche de la part des Maures, vouloient rompre la trève par un assaut. Effrayé de cette nouvelle, cédant aux instances de Mulei-Hassem, Boabdil avoit résolu d'immoler Gonzalve avant l'aurore. Alamar, qui briguoit l'honneur, l'horrible honneur de lui percer le flanc, s'étoit chargé de le conduire à l'heure même sur le tombeau d'Almanzor; et l'infortuné Mulei, suivi de l'escadron des Alabez, attendoit, aux portes de l'Alhambra, que l'Africain amenât sa victime.

Dès que Gonzalve paroît, Mulei dé-

tourne la vue. Le héros cherche à lui parler, le vieillard s'éloigne et le fuit. Les Alabez l'entourent de leurs lances, le pressent dans leurs rangs serrés; et l'impitoyable Alamar prend avec eux le chemin du tombeau.

Mais à peine il sort de Grenade par la porte de l'orient, la seule qui n'est point exposée aux attaques des Espagnols, qu'il entend gronder au loin les foudres de Ferdinand. Les murailles en sont ébranlées, on crie aux armes de toutes parts; le son des trompettes perce les airs; les hennissemens des coursiers, mêlés aux cris des assaillans, annoncent la plus terrible attaque.

Alamar étonné s'arrête. Des envoyés de Boabdil viennent le presser de se rendre aux remparts. Il hésite, il balance encore: Grenade a besoin de son bras, sa haine a besoin du sang de Gonzalve. L'Africain veut l'égorger sur l'heure; mais Mulei et les Alabez s'op-

posent à sa fureur; ils desirent, ils ont résolu que le meurtrier d'Almanzor ne perde la vie que sur sa tombe; ils regardent ce sacrifice comme une dette envers ce héros. Alamar ne peut arriver jusques au cœur de Gonzalve, qu'ils couvrent de leurs boucliers pour le garder à leur propre vengeance; et le bruit de l'assaut qui s'accroît, les ordres réitérés de Boabdil, les promesses du vieux Mulei, assez intéressé lui-même à venger le fils qu'il regrette, forcent enfin le féroce Africain de lui confier sa victime et de voler aux combats.

Il étoit temps que sa présence vînt ranimer les Maures tremblans. La brèche étoit ouverte aux murailles. Aguilar, Cortez, et les Castillans, s'avançoient en ordre sur ses débris. Gusman et les Aragonais escaladoient les remparts. Boabdil, blessé par Cortez, est emporté dans l'Alhambra. Les Almorades, les Vanégas, abandonnent en foule leurs

postes. Les Zégris eux-mêmes chancellent devant le brave Aguilar. Gusman saisit déjà les creneaux ; les Catalans couvrent les échelles. Ferdinand, du haut des glacis, dirige, anime ses guerriers. Tout fuit, tout cède aux Espagnols. Grenade touche à sa ruine, Grenade est prise dans un instant : Alamar paroit, Grenade est sauvée.

Alamar, semblable aux tempêtes, accourt, arrive, et frappe Aguilar. Son fer partage le casque, coupe en deux le front du héros. Foulant à ses pieds ce corps qui palpite, suivi des Zégris qu'il a ranimés, Alamar se jette sur les Castillans en poussant des cris effroyables. Il les fait tomber sous son sabre, comme le trèfle fleuri tombe sous la tranchante faux. Il attaque, enfonce, éclaircit leurs rangs; immole Uzéda, Salinas, Nugnès et l'aimable Mendoze; Mendoze qui céda ses droits, ses dignités, ses richesses, à son frère plus jeune que lui, pour qu'il

épousât l'objet de ses vœux. Alamar lui perce le cœur au moment où il nomme son frère. Il s'abreuve de sang, de carnage, renverse du haut de la brèche les bataillons de Castille ; et voyant l'orgueilleux Gusman qui, parvenu sur les murailles, appelle ses Aragonais, il vole, saisit un rocher, qu'il jette en poursuivant sa course. Gusman, atteint, roule avec la pierre. Alamar s'élance aux creneaux, frappe de son glaive l'échelle, qui plie sous les Catalans. Son glaive tranchant la coupe, elle tombe avec les soldats. L'Africain furieux parcourt le rempart, renverse les échelles dressées, remplit le fossé de cadavres ; et, se faisant voir tout rouge de sang sur le sommet d'une tour, il montre de loin son sabre aux chrétiens, les appelle, les défie encore, en blasphémant le nom de leur dieu.

Ferdinand, Cortez, Médina, rallient leurs soldats épars. Le roi d'Aragon les

ramène, les forme en phalange sur le glacis, les encourage, se met à leur tête, et veut tenter un dernier effort. Mais, comme il va donner le signal, il entend derrière lui des cris, regarde, et voit arriver dans un nuage de poussière un escadron nombreux de Maures qui fond sur le flanc de ses bataillons. Les seuls Castillans résistent. L'escadron léger et terrible se serre, se rompt, se déploie, se divise dans un moment: il attaque par quatre côtés les vieilles bandes de Castille, les enfonce, les force à la fuite; et, plus rapide que l'éclair, chaque cavalier dispersé poursuit à son gré les fuyards. Les Espagnols, frappés de terreur, se précipitent vers leur ville. Cortez, Médina, Ferdinand, sont entraînés au milieu d'eux. Isabelle fait ouvrir les portes, recueille avec honte et douleur ses soldats par-tout poursuivis. La plaine reste jonchée de morts; et ce redoutable es-

cadron, qui seul a fait tant de ravages, se voyant maître du champ de bataille, se remet en ligne dans un instant, s'approche des murs de Grenade, où le peuple en foule s'est rassemblé. Non loin des remparts l'escadron s'arrête; le chef se détache, s'avance, et dit ces paroles aux Grenadins :

Musulmans, jadis nos frères, et dont l'injustice a brisé les liens qui nous unissoient, vous revoyez les Abencerrages : peut-être leur pardonnez-vous de paroître ici malgré votre arrêt. Nous venons teindre de notre sang les murs dont nous sommes chassés : nous reviendrons encore les défendre, mais nous n'y rentrerons jamais. Jugez, jugez, par cette victoire, de ce qu'eût fait pour vous notre tribu commandée par Abenhamet. Vous avez égorgé ce héros, vous avez voulu livrer aux flammes l'innocente Zoraïde ; voilà les crimes affreux que nous ne pouvons

oublier. Quant à vos outrages envers nous, vous venez de voir, Grenadins, comment se vengent les Abencerrages.

Ainsi parle le vaillant Zéir. Son noble escadron se rompt aussitôt, part de toute la vitesse des coursiers, et reprend le chemin de Carthame.

Les Espagnols, rentrés dans leur ville, ne peuvent troubler cette retraite brillante; ils n'osent lever leurs fronts humiliés. Aguilar, Gusman, les principaux chefs, sont demeurés sur la poussière. Les exploits, les succès d'Alamar, l'arrivée subite des Abencerrages qui peuvent ainsi chaque jour revenir combattre les assiégeans, les blessures du brave Lara, l'absence du grand capitaine, tout augmente leur consternation. Ils parlent déjà d'abandonner le siège, d'accepter l'honorable paix offerte par Boabdil. Les rois eux-mêmes, inquiets, troublés, décident d'attendre

derrière les remparts que Gonzalve ou Lara leur soient rendus.

Mais cet invincible Lara, qu'Isabelle croit retenu par les blessures qu'il a reçues, Lara n'étoit plus dans Santa-Fé.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE DIXIÈME.

Lara court à la recherche de Gonzalve. Il s'égare dans une forêt. Rencontre qu'il fait. Il apprend le danger du héros. Il court au tombeau d'Almanzor. Il trouve Gonzalve près de périr. Combat de l'amitié. Lara sauve son ami. Tous deux reviennent à l'armée. Ferdinand envoie Gonzalve prendre Carthame. Détails de cette expédition. Le héros revient triomphant. Il reçoit un billet de Zuléma. Dernier assaut. Exploits de Gonzalve. Prise de Grenade. Combat du héros et d'Alamar. Zuléma et son père sont délivrés. Entrée d'Isabelle. Hymen de Gonzalve et de Zuléma.

LIVRE DIXIÈME
ET DERNIER.

Fille du ciel, trésor de l'ame, source de nos biens les plus chers, sainte amitié, viens embellir les derniers traits de mon ouvrage; mêle à la fin de mes récits cet intérêt attachant qui toujours entraîne et jamais n'étonne, qui presse le cœur sans le déchirer, et fait couler des pleurs délicieux, si semblables à ceux de l'amour. Que dis-je? ils sont plus doux encore. Cet amour vif, passionné, capable de tous les efforts, ennobli par toutes les vertus, cette idole de la jeunesse, a besoin des voiles du mystère: son culte, quelque pur qu'il soit, se cache, se dérobe aux regards; et sa récompense est un sacrifice dont l'honneur ordonne l'éternel secret. L'amitié se plait, au contraire, à se montrer aux

yeux des mortels ; aussi délicate, et plus courageuse, elle ne craint pas de leur révéler ses peines et ses jouissances, ses inquiétudes et ses plaisirs : elle y trouve même des charmes, elle fait sa gloire de les publier. L'amour rougit d'être découvert, l'amitié s'honore de servir d'exemple.

Lara, dont l'ame tendre et sublime existe pour la seule amitié, Lara, blessé, presque mourant, n'avoit pensé qu'à Gonzalve. Un jour entier passé sans le voir, l'ignorance des lieux qu'il habite, l'inquiétude des dangers qu'il court, le tourmentent plus que ses maux. Dès le soir même de la journée où le héros a disparu, Lara, malgré sa foiblesse, s'est fait donner un coursier. Il ne peut porter sa cuirasse, le poids de sa lance est trop grand pour lui ; pâle, chancelant, épuisé, le sang et les forces lui manquent, mais son ami lui manque encore plus. Sans armure, sans défense, encore ceint des voiles de lin dont on a bandé ses plaies,

Lara, suivi du bon Pédro qui pleure son maître absent, se met en marche au moment même. Tous deux s'enfoncent dans la forêt où Gonzalve, peu de jours auparavant, avoit trouvé la belle Zuléma. Ils pensent que c'est le chemin que doit avoir pris le héros; et, se laissant guider par le ciel, ils errent sous ce vaste ombrage.

Les ténèbres couvroient la terre; la nuit, au milieu de son cours, fuyoit déjà vers l'occident, lorsque les deux voyageurs arrivent au pied d'une haute montagne couverte de tristes sapins. Le bruit d'une source abondante, tombant en cascade, parmi les rochers, se mêle au murmure plaintif des arbres balancés par le vent, aux cris funèbres des oiseaux de nuit perchés sur la pointe des rocs. Le héros s'arrête auprès de cette onde pour désaltérer son coursier. Pédro regarde attentivement le sommet de la montagne, et le foible éclat d'une seule lumière, qui brille à travers

la sombre verdure, indique au fidèle Pédro qu'un hermite ou qu'un solitaire habite cet affreux désert.

Aussitôt il propose à Lara de monter jusqu'à l'hermitage, de s'y reposer quelques instans. Lara cède à sa volonté. Ils cherchent ensemble, trouvent un sentier; mais la pente en est si rapide, qu'ils sont forcés de quitter leurs chevaux. Pédro les conduit tous les deux. Lara coupe une forte branche, appuie sur elle ses pas chancelans, et précède le vieux serviteur.

Arrivé long-temps avant lui, le héros découvre au milieu des roches une humble et chétive chaumière d'où s'échappoit la foible lueur. La source bruyante couloit à l'entrée. Devant la porte étoit une pierre couverte de mousse et de joncs marins. A peine parvenu jusqu'à la pierre, Lara s'arrête pour entendre une voix qui chantoit ces douces paroles :

Unique objet de ma tendresse,
Jeune victime de l'amour,
Je consens à pleurer sans cesse,
Consentez à souffrir le jour :
C'est pour moi que je vous implore ;
Vivez, pour que je vive encore.

Souvent votre bouche m'assure
Que votre cœur sait me chérir,
Je n'ai que vous dans la nature,
Et vous desirez de mourir !
C'est pour moi que je vous implore ;
Vivez, pour que je vive encore.

En vous seule ést ma destinée,
Votre sort n'en est pas plus doux ;
Que je me trouve infortunée
D'être plus heureuse que vous !
C'est pour moi que je vous implore ;
Vivez, pour que je vive encore.

La voix se tait ; une voix différente répond avec des sanglots :

O mon amie, ma seule amie, cesse d'essayer des consolations qui m'attendrissent sans me soulager. Tu sais si

mes larmes peuvent tarir ; tu sais si je dois oublier et les malheurs que j'ai soufferts, et les malheurs plus grands que j'ai causés. Laisse-moi, laisse-moi nourrir une douleur trop légitime. Contente-toi des efforts pénibles de ma vive et tendre amitié : j'ai vécu jusqu'à ce jour, c'est bien assez, mon unique amie. Sans toi, crois-tu que j'eusse profité du triste bienfait de Lara ?

A ces derniers mots, à son nom qu'il entend avec surprise, Lara fait du bruit, s'avance, et demande l'hospitalité. Il voit deux femmes effrayées qui, sans répondre, prennent la fuite. Le héros les rassure, les suit jusqu'à la porte de leur chaumière. Bientôt l'une d'elles revient, tenant dans ses mains une lampe. Elle envisage Lara, elle pousse un cri de joie.

Est-ce vous, dit-elle en versant des larmes, vous que je n'espérois plus voir, vous qui sauvâtes ma maitresse, et me rendites mon bien le plus cher ? Ah !

Zoraïde, accourez, venez embrasser votre libérateur.

Lara, qui reconnoît alors la malheureuse reine de Grenade, se hâte de voler au-devant d'elle, et l'empêche de tomber à ses pieds. Il baise avec respect sa main, s'oppose aux hommages qu'elle veut lui rendre; mais il ne peut se dérober aux transports de la sensible Inès. Entraîné par elle, il suit Zoraïde au fond de son humble cabane. La reine l'invite à se reposer, lui présente un siège grossier qu'Inès couvre avec une natte. Inès court lui chercher du lait, des dattes et des raisins. Un vase de bois d'olivier est rempli par elle à la source; elle revient l'offrir au héros; elle regrette pour la première fois de n'avoir pas les vins parfumés des beaux rivages de l'Andalousie.

Lara, dans un étonnement mêlé d'une tendre pitié, contemple fixement la reine, et peut à peine retrouver ses traits. Ce ne sont plus ces yeux brillans dont la

douceur tempéroit l'éclat, ce front si charmant, si modeste, où la pudeur s'unissoit à la grace : une pâleur éternelle couvre ce front chargé d'ennuis ; des pleurs qui ne tarissent point ont éteint le feu de ces yeux : Zoraïde n'a plus d'elle-même que son amour et ses vertus. Lara regarde en soupirant le séjour qu'habite une reine. Ces murailles couvertes de mousse, ce toit de roseaux et de chaume, tout l'étonne, tout le confond. La reine le voit et sourit.

Ce n'est pas ici l'Alhambra, lui dit-elle d'une voix douce : mais plût au ciel que Zoraïde n'eût jamais connu d'autre palais ! Lorsque votre valeur m'eut sauvée, je crus pouvoir vivre à Carthame au milieu des Abencerrages mes frères et mes amis. J'éprouvai bientôt que les malheureux ne peuvent qu'à peine se souffrir eux-mêmes, et qu'un désert est le seul asyle où la douleur doive attendre la mort. Je pris la fuite avec mon Inès, que vainement j'avois suppliée

de retourner dans sa patrie. Nous nous enfonçâmes au milieu des montagnes ; et, dirigeant mes pas malgré moi vers la fatale Grenade, j'arrivai dans la forêt des larmes, où je savois que le brave Almanzor avoit donné la sépulture aux restes d'Abenhamet. Grace à mes soins, grace à ceux d'Inès, qui n'épargna ni courses ni fatigues, je découvris enfin la place où reposoit ce malheureux amant. Cette découverte fut pour mon cœur un événement plus grand, un plaisir plus vif et plus doux, que celui que j'éprouvai lorsque vous vîntes m'arracher aux flammes. Je résolus de ne jamais quitter ce lieu si cher à ma tendresse. L'espoir qu'Inès pourroit bientôt réunir ma foible dépouille à celle d'Abenhamet pénétroit mon ame de joie ; mais la crainte d'être rencontrée dans ces bois voisins de la ville, la frayeur de tomber encore dans les mains barbares de Boabdil, me forcèrent d'aller chercher une retraite plus cachée. Je n'osai mar-

quer cette tombe autrement que par mes larmes : j'étois sûre de la retrouver, comme l'oiseau dans les forêts retrouve toujours l'arbre de son nid. Inès découvrit ces rochers, Inès y fixa ma demeure. Elle rassembla ce toit de roseaux, elle disposa la simple retraite où je vous reçois aujourd'hui. Les fruits sauvages qu'elle va cueillir suffisent à notre nourriture; les eaux de la source nous désaltèrent. Elle dort sur ce lit de jonc, je pleure sur ces feuilles sèches; et, tous les soirs, lorsque les ténèbres peuvent cacher mes timides pas, je vais sur la tombe d'Abenhamet donner à sa mort des larmes nouvelles, répéter les anciens sermens que mon cœur n'a jamais trahis, et demander au Dieu tout-puissant d'abréger mon trop long supplice.... Retenez vos pleurs, généreux Lara; ce Dieu m'exaucera bientôt. J'ai l'espoir, j'ai la certitude d'être dans peu rejointe à celui de qui j'ai causé le trépas. Il m'est doux de vous voir encore avant

cet instant desiré, de vous parler de ma reconnoissance, de m'informer à vous-même si vos vertus vous donnent le bonheur.

Hélas! lui répond Lara, ce n'est pas aux ames sensibles que le bonheur doit appartenir. L'amour a causé vos maux, l'amitié seule cause les miens. Séparé long-temps de Gonzalve, de ce héros si fameux, si respecté de l'univers, si chéri de mon tendre cœur, je le revoyois, j'étois avec lui: Gonzalve a disparu tout-à-coup. On ignore sa destinée. Des bruits sourds se sont répandus que les Maures l'ont fait prisonnier. Je ne crois point ces fausses nouvelles. Gonzalve n'est pas un guerrier que l'on puisse rendre captif. Blessé moi-même, souffrant et me soutenant avec peine, je suis à la recherche de mon ami. J'irai, s'il le faut, jusques dans Grenade, où je tremble qu'un funeste amour ne l'ait peut-être conduit. J'irai, non défendre sa vie, ma foiblesse m'en ôte

l'espoir, mais partager ses périls, mais du moins mourir avec lui.

O ciel! s'écrie alors Inès, vous pénétrez mon cœur de crainte. Apprenez ce que, ce soir même, m'a dit un pâtre de ces montagnes : Gardez-vous, Inès, gardez-vous d'aller à la forêt des larmes; elle est remplie de soldats armés. Ils sont au tombeau d'Almanzor, où l'on doit immoler demain le plus cruel, le plus terrible, le plus redouté des Chrétiens. Le pâtre n'a pu s'expliquer davantage. Zoraïde n'a pas osé sortir, et je tremble que le grand Gonzalve ne soit le héros dont il m'a parlé.

Inès n'avoit pas achevé, Lara, tremblant, appelle Pédro. Il redemande ses coursiers : le vieux serviteur les amène. Lara peut à peine faire ses adieux à la malheureuse reine ; il monte à cheval précipitamment, et, guidé par l'aimable Inès, qui montre au vieillard un sentier facile, il vole à la forêt des larmes.

L'orient commençoit à se teindre de pourpre, lorsque Lara, déjà dans le bois, apperçoit à travers les arbres des flambeaux, des sabres, des lances. Il presse sa course, arrive hors d'haleine, se précipite au milieu des soldats, et voit.... juste ciel! quel spectacle! son ami chargé de chaînes, appuyé contre le tombeau. Sa tête nue étoit courbée, le fer déjà levé sur elle, Mulei ordonnoit de frapper.... Lara jette des cris perçans, s'élance à terre, retient le glaive; et s'adressant à Mulei étonné:

Père malheureux, dit-il avec l'accent énergique de la vertu, de l'amitié, tu veux venger la mort de ton fils, j'approuve ta juste vengeance: mais répands ici le sang du coupable, et ne ternis point en un jour l'éclat de ta longue carrière par le sacrifice d'un innocent. Gonzalve, que tu vas frapper, ne combattit point le brave Almanzor; j'en atteste les mânes de ce héros, qui m'entend du fond de sa tombe; j'en atteste

le Dieu du ciel, les rois et les chefs castillans. C'est moi, moi seul, qui triomphai du plus redoutable des Maures; c'est moi qui, tombant sous ses coups, lui portai le coup de la mort. Je pris les armes de Gonzalve; je profitai d'un moment d'absence, pour abuser les yeux de ton fils, pour tromper ceux des deux armées, pour m'éprouver contre un guerrier dont la gloire me rendoit jaloux. Roi de Grenade, tu connois mon crime; je ne viens que pour l'expier. Connois à présent ce qu'a fait Gonzalve, et qu'il en reçoive le prix: c'est lui qui livra le corps de ton fils à ces Alabez qui m'écoutent; c'est lui qui te rencontra seul, attaqué par quatre Espagnols, qui te sauva de leur fureur, te donna son propre coursier, t'ouvrit le chemin de Grenade. Mulei, tu sais tout à présent, que ta justice prononce.

Elle a prononcé, interrompt Gonzalve; son arrêt est irrévocable. Maures, ne croyez point ce héros. C'est mon

ami, c'est mon frère d'armes : il ne s'accuse que pour me sauver. C'est moi qu'Almanzor défia ; c'est moi qui dus lui donner la mort. Vengez-vous, hâtez mon supplice ; mais épargnez le généreux Lara. Souvenez-vous que sa valeur sauva du bûcher Zoraïde ; souvenez-vous, braves amis des malheureux Abencerrages, que Lara vainquit les Zégris. Rendez-lui le respect, l'honneur, que tout mortel doit à ses vertus ; admirez, sans le croire, le mensonge sublime de son amitié. Et toi, Lara, pardonne à ton frère de leur dévoiler tes desseins.

A ces mots, Mulei et les Alabez ordonnent à Lara de se retirer. Non, s'écrie-t-il avec désespoir, vous n'achèverez pas le crime ; vous serez moins barbares que cet ingrat. Eh ! ne voyez-vous pas qu'il desire la mort, qu'il ne tremble que pour son ami ? Maures, j'en jure par l'Eternel, je suis le meurtrier d'Almanzor, je suis celui qu'il

faut immoler. Si vous en doutez encore, si votre haine pour Gonzalve rend inutiles mes sermens, rappelez-vous ce combat funeste dont vous avez été témoins, souvenez-vous que le vainqueur resta couché sur la poussière, étendu, baigné dans son sang, et reconnoissez ce vainqueur.... Approchez, voyez mes blessures, regardez ce sein tout sanglant. Voilà les coups de votre Almanzor, voilà comment je suis échappé de ses redoutables mains, voilà les témoignages récens de ma douloureuse victoire: ce cruel ne peut les montrer.

Il dit, découvre sa poitrine, déchire ses voiles, fait voir ses blessures, et demande à genoux la mort. Gonzalve, hors de lui-même, serre dans ses bras son ami, l'inonde, le couvre de larmes, veut parler, persister encore à se déclarer seul coupable; Lara l'interrompt par ses cris.

Mulei étoit vertueux, les Alabez n'é-

toient pas des barbares. Ils sont attendris, ils pleurent eux-mêmes de ce combat de l'amitié. Le vieillard ne peut résister aux mouvemens de son ame ; il lit dans les yeux de ses compagnons le conseil qu'il doit adopter. Il fait détacher les fers de Gonzalve, commande à Lara de se relever ; et fixant sur les deux héros des regards remplis de tristesse :

L'un de vous, dit-il, a tué mon fils, je veux ignorer le coupable ; l'un de vous a sauvé mes jours, je veux les devoir à tous deux. Je m'acquitte d'un bienfait horrible en vous rendant une liberté qui sera funeste pour ma patrie : mais je crois entendre la voix d'Almanzor me l'ordonner dans ce moment. Allez, modèle des amis, que j'admire et que je déteste, allez dire à vos Espagnols que c'est pour mieux venger mon fils, pour honorer plus dignement sa cendre, que j'ai sacrifié ma haine au desir de lui ressembler. Si ce bien-

fait de ma part vous laisse quelque reconnoissance, tremblez d'attaquer jamais des remparts où je dois périr. Je jure ici par le nom de Dieu, par celui du héros que je pleure, que vous me trouverez sur la brèche, que par-tout devant vos épées j'irai vous offrir le vieillard qui sauve aujourd'hui votre vie, et que vous n'entrerez dans Grenade qu'en foulant aux pieds, toi, Lara, le libérateur de Gonzalve, toi, Gonzalve, le malheureux père de la sensible Zuléma.

En achevant ces mots, sans s'arrêter, sans vouloir entendre les deux héros, Muléi part avec les Alabez. Gonzalve et Lara s'embrassent encore; ils ne peuvent croire qu'ils sont réunis, ils se font de tendres reproches. Le bon Pédro, qu'égare sa joie, vient mêler ses pleurs à leurs douces larmes. Il donne son coursier à son maître, et prend avec eux le chemin qui doit les conduire à Santa-Fé.

Oh! quels transports, quelle ivresse

excite leur retour à l'armée! Les soldats, en les revoyant, oublient leurs derniers malheurs: les deux héros leur sont rendus; désormais ils sont invincibles. Alamar, les Abencerrages, ne leur inspirent plus d'effroi. Grenade est prise dès ce moment, rien ne peut plus retarder sa chûte, et tous demandent à grands cris de marcher aussitôt aux remparts.

Gonzalve, flatté de leur confiance, approuve et ressent cette même ardeur. Occupé sans cesse de Zuléma, des périls où il l'a laissée, il tremble que le furieux Alamar ne se porte aux derniers excès. Il brûle de se voir aux mains avec cet odieux rival, de délivrer la terre d'un monstre dont le nom seul inspire l'horreur. Mais la menace faite par Mulei de se présenter par-tout à Gonzalve, de couvrir toujours de son corps la brèche qu'il attaquera, vient glacer le héros sensible, et le force à redouter l'assaut.

Tandis qu'il projette avec son ami de

défier le prince africain, de l'attirer hors de ses murailles, le roi Ferdinand vient les interrompre, et leur adresse ce discours :

Jeunes héros, l'honneur des Espagnes, je n'ose me plaindre du sort qui ne me permet pas de vaincre sans vous ; mais ce sort me fait une loi de vous séparer de nouveau. Les Abencerrages, maîtres de Carthame, sont venus combattre jusques sous ces murs ; ils peuvent revenir encore. Avant que je porte les derniers coups à ces tours déjà chancelantes, il faut s'emparer de Carthame, il faut détruire ou rendre captif tout ennemi qui peut nous troubler. Gonzalve, je vous ai choisi pour cette importante conquête : les blessures du vaillant Lara lui défendent de vous accompagner ; prenez l'élite de mes guerriers, marchez avec eux vers Carthame, je vous laisse maître de tous les moyens qui vous livreront ses remparts : apportez-moi ses clefs dans six

jours, ce terme doit suffire à Gonzalve; je l'ai fixé, non sur la force de la place, mais sur les talens de mon général.

Gonzalve sent renaître, à ces mots, son ardente passion pour la gloire : il promet au roi d'obéir, il partira dès le lendemain. Son amour gémit en secret de s'éloigner de Grenade; mais sa valeur lui fait espérer de revenir avant les six jours. Il connoît les affreux rochers qui, de toutes parts, défendent Carthame; il sait qu'une surprise seule peut lui livrer ces monts escarpés. Déjà, méditant un dessein qui doit assurer sa victoire, il demande pour l'accompagner les fidèles Asturiens.

Six mille fantassins lui suffisent; mais Gonzalve les a choisis. Tous sont nés dans les Pyrénées; tous ont été pâtres, chasseurs dans les gorges, dans les précipices des montagnes de Liévana. Là, sur les rocs cachés dans les nues, sur les pointes brillantes de glace, sur les sommets inaccessibles où la neige, changée

en diamans, brave de près les feux du soleil, ils ont poursuivi dès l'enfance les aigles et les chamois. Couverts seulement d'une peau de loup, dont la gueule leur sert de casque, ils portent une large ceinture, à laquelle pendent trois crochets d'acier; leurs pieds sont armés de griffes de fer, leur main droite d'un dard à deux pointes. Deux poignards aigus sont à leurs côtés, une longue fronde autour de leur tête. Hardis, légers, infatigables, tous d'une haute stature, d'une force au-dessus de leur taille, on les prendroit pour ces fiers géans qui tentèrent d'escalader les cieux.

Le brave Pegnaflor les commande; Pegnaflor, dont les ancêtres combattirent avec Pélage, et qui n'a point dégénéré de leur ancienne valeur. Cette troupe si redoutable, glorieuse de se voir choisie par le magnanime Gonzalve, se range sous l'antique drapeau des premiers rois de l'Espagne; elle n'attend plus que son général. Il paroit, suivi de

Lara, qui gémit de le perdre encore; il lui fait de tendres adieux, le presse contre sa poitrine, et donne le signal du départ.

Il marche, arrive avant la nuit à peu de distance de Carthame. Il cache ses guerriers dans un bois, leur ordonne de prendre du repos. Seul, monté sur une colline, il examine de loin la place, et la découvre au milieu d'un roc qui domine les monts d'alentour. Un sentier étroit et rapide, que peut à peine gravir un coursier, conduit à ses portes de bronze. Les créneaux, taillés dans la pierre, s'élèvent sur des précipices que l'œil ne peut mesurer. Un torrent furieux roule avec fracas au pied du rocher qui porte Carthame. La cime immense de ce roc va se perdre jusques dans les nues, s'avance par-dessus la ville, et semble vouloir la défendre contre les attaques du ciel.

Gonzalve n'arrête ses yeux que sur cet effrayant rocher; il croit tout possible

au courage, il connoît celui de ses Asturiens. Il observe d'un regard sûr la position des montagnes, suit, sans le voir, dans leurs intervalles le rapide cours du torrent, juge où son lit élargi doit en rendre aisé le passage ; et, certain de ce qu'il présume, il revient trouver ses guerriers.

Nobles descendans, leur dit-il, de ces vénérables chrétiens qui, retirés dans des cavernes [1], sans autre secours que Dieu et leur cœur, sauvèrent notre patrie du joug des Maures, ce Dieu juste permet qu'en ce jour les usurpateurs soient enfin réduits à l'asyle que vous aviez alors. Je vous ai choisis sur toute l'armée, pour venir le leur arracher, pour assurer la ruine de Grenade, pour faire répéter à l'univers que l'Espagne doit toujours ses triomphes aux indomp-

[1] Les exploits et la victoire d'une poignée de Cantabres retirés avec Pélage dans la caverne de Cavagonde sont célèbres dans l'histoire d'Espagne.

tables Asturiens. Vous voyez cette roche immense qui porte sa tête dans les nuages : l'aigle craint de s'y reposer : c'est là que vous irez vaincre. Que la moitié de vous reste avec moi ; que l'autre, conduite par Pegnaflor, aille au loin tourner la montagne, je lui tracerai son chemin. Vous parviendrez à ce sommet : où ne parvient pas la constance ? vous allumerez trois feux pour m'instruire de votre arrivée, vous chargerez vos frondes de pierres, et vous attendrez mon signal.

Il dit. Les Asturiens, pleins d'ardeur, jurent de gagner la cime du roc. Tous veulent tenter l'entreprise : le héros, pour les accorder, promet des périls à ceux qui resteront. Il conduit à l'instant Pegnaflor à la colline d'où l'on découvre les sinuosités du torrent, il lui développe ses hardis projets. Pegnaflor, instruit, choisit trois mille hommes les plus forts et les plus adroits, leur fait prendre pour deux jours de vivres ; et,

dès que la nuit est venue, il part avec ses guerriers.

Gonzalve donne cette nuit et le lendemain au repos. Il a calculé le circuit que doit parcourir Pegnaflor, les obstacles qu'il peut rencontrer, le moment de son arrivée. Inquiet, privé du sommeil, il passe la seconde nuit sur la colline, les yeux attachés au rocher. Rien ne paroît, tout est tranquille. La lune brille dans le ciel : sa lumière devient favorable aux travaux des Asturiens; elle doit hâter leur succès : mais le héros craint et soupire. Enfin, avant l'aube du jour, il voit les trois feux allumés. Il en jette un cri d'allégresse, court à sa troupe, fait sonner l'alarme, range ses soldats, et marche au sentier.

Il passe le torrent à la nage à la tête de ses Asturiens. Les Abencerrages, au premier bruit, volent à leurs creneaux en armes. Une nuée de flèches vient tomber aux pieds du héros. Seul, couvert de son bouclier, il s'avance, monte

sur une roche, coupe une branche d'olivier sauvage, l'élève au-dessus de sa tête, fait signe qu'il demande à parler.

Aussitôt le brave Zéir ordonne à ses frères de retenir leurs flèches. Les portes de la ville s'ouvrent; Omar, suivi de plusieurs guerriers, descend par le sentier rapide, marche fièrement vers Gonzalve; mais, reconnoissant tout-à-coup ses traits, il s'arrête, hésite, balance, et ne sait plus s'il doit l'entretenir.

Approche, lui dit le héros: j'éprouvai jadis ton courage; il doit te répondre de mon estime. Je ne viens point ici combattre pour les intérêts de mon cœur; je viens, au nom de Ferdinand, vous offrir une paix nécessaire, une paix digne des Abencerrages, et dont cette noble tribu peut me dicter les conditions. Je suis le maître du traité...

Tu ne l'es pas de Carthame, interrompt Omar d'une voix altière; et Grenade auroit succombé, que nous braverions dans nos murs tes rois, ton armée,

toi-même. Regarde sur quels fondemens repose notre liberté ; regarde ces rochers terribles, ces inabordables remparts, ces tours où l'œil ne peut atteindre, et donne à tes guerriers des ailes avant de nous parler de paix.

Mes guerriers n'en ont pas besoin, répond Gonzalve avec un sourire ; regarde toi-même ce roc qui domine sur votre ville, mes guerriers y sont parvenus. Vois-tu cette nombreuse troupe prête à faire tomber sur vos têtes les pierres qui vous défendoient ? Elle n'attend que mon signal pour détruire votre seul asyle. Choisissez donc dans un instant : périssez tous sous vos ruines, ou signez la paix glorieuse que je vous offre comme à des amis.

Omar étonné regarde le mont, et voit sa cime occupée par les trois mille Asturiens. Il ne peut en croire ses yeux ; interdit, muet, immobile, il pense faire un songe funeste. Enfin, forcé d'ajouter foi au prodige qu'il ne conçoit pas, il

répond au héros avec moins d'orgueil, et lui demande quelques instans pour aller instruire ses frères.

Bientôt les remparts sont déserts, un affreux silence règne dans la ville. L'impatient Gonzalve fait sonner ses trompettes, se prépare à gravir le mont, lorsque des portes de Carthame il voit sortir le vaillant Zéir, Osman, Omar et Vélid, avec les principaux des Abencerrages. Ils viennent à lui, sans armes, le front non baissé, mais couvert de la rougeur des héros. Ils s'avancent d'un pas lent et calme. Gonzalve marche au-devant d'eux; Zéir lui adresse ces mots :

Tu nous as vaincus, Gonzalve, sois sûr que nous saurions mourir, si nos femmes, si nos enfans pouvoient éviter notre sort; mais nous cédons à la nature, à la fortune, à ton ascendant. Nous venons te rendre Carthame, nous ne demandons que la liberté. Qu'il soit permis à notre famille de suivre toujours sa religion, d'habiter en paix les campagnes

que Ferdinand voudra nous donner : à ce prix, nous sommes ses sujets fidèles, je te remets nos clefs et ma foi.

Gonzalve, lui présentant la main, accorde plus qu'il ne demande. Il traite avec honneur les Abencerrages, monte au milieu d'eux à Carthame, entre dans la ville comme un allié, prescrit à ses Espagnols la discipline la plus sévère, et leur prodigue les récompenses pour leur faire oublier qu'ils sont vainqueurs. Pegnaflor devient gouverneur de la nouvelle conquête; le héros lui laisse les six mille Asturiens, et seul, suivi des Abencerrages, il reprend la route de Santa-Fé.

Lara n'osoit l'attendre encore, et cependant chaque jour Lara venoit au-devant de lui. De loin, il apperçoit Gonzalve; il vole, le serre long-temps dans ses bras, et contemple le noble cortège dont son frère est environné. Il salue les Abencerrages, leur cache une joie qui peut les offenser; et, différant, par respect pour eux, de parler à son

ami de sa victoire, il court les annoncer aux rois.

L'heureux Ferdinand, l'auguste Isabelle, peuvent à peine cacher leur surprise. Ils reçoivent les nouveaux captifs comme d'anciens sujets, qu'ils chérissent. Ils confirment le traité glorieux que leur général a signé, laissent à l'illustre tribu son culte, ses biens, ses richesses, et joignent à tant de bienfaits une ville de l'Andalousie qui doit devenir l'héritage de leur noble postérité.

Tandis que les époux rois enchaînent ainsi les cœurs de ceux qu'ont vaincus leurs armes, un soldat demande Gonzalve, et veut lui parler en secret. Il vient lui remettre une flèche partie des murs de Grenade, portant avec elle un billet scellé sur lequel on voit le nom du héros. Gonzalve étonné saisit ce billet, l'ouvre d'une main tremblante, et lit avec peine ces mots, presque effacés par des pleurs :

« Je touche à mon heure dernière,
« puisqu'Alamar me donne le choix
« ou de l'hymen ou de la mort. Si mon
« trépas suffisoit au tyran, je ne vien-
« drois pas implorer l'ennemi de ma
« patrie, j'expirerois sans me plaindre,
« et mon dernier soupir seroit pour lui.
« Mais mon père est chargé de fers ;
« mon père, pour avoir sauvé tes jours,
« est avec moi dans le même cachot où
« mon amour me fit pénétrer. Il n'en
« doit sortir que pour le supplice. Gon-
« zalve, viens le délivrer : mon cœur
« ne sera point ta récompense, je ne le
« donne pas deux fois ; ma main pourra
« seule acquitter ce que tu feras pour
« mon père. »

Gonzalve, pâle, troublé, relit deux fois cet écrit, et retourne auprès d'Isabelle. La reine s'apperçoit de son émotion : Parlez, dit-elle, grand capitaine ; quels chagrins peuvent obscurcir votre front couvert de lauriers ? Quels sou-

haits peut former votre ame ? je jure de les exaucer. Expliquez-vous avec assurance : quel prix demandez-vous de tant d'exploits ?

L'assaut, répond aussitôt Gonzalve, le dernier, le terrible assaut qui doit rendre Grenade captive, qui doit précipiter du trône l'infâme et cruel Boabdil, qui doit venger le ciel fatigué des crimes du barbare Alamar. Ordonnez l'assaut pour l'aube du jour ; c'est ma plus chère récompense, c'est la seule que je demande de tout ce que j'ai fait pour vous.

A ces paroles, qu'il prononce avec des yeux étincelans, avec l'accent de la fureur, avec l'égarement de l'amour, Ferdinand transporté se lève : Tu seras content, lui dit-il ; demain je te livre Grenade ; demain tu puniras à ton gré les vils ennemis qui t'ont outragé. Viens en donner l'ordre toi-même, viens enflammer mes braves soldats du feu qui brille dans tes regards ; viens leur dire

que tu combattras, ils seront sûrs de la victoire.

Il appelle aussitôt ses chefs, et leur déclare sa grande entreprise. Il soumet à Gonzalve son plan d'attaque, qu'il perfectionne d'après ses conseils. Deux mines, préparées dès long-temps, doivent éclater à l'aurore, et renverser deux tours opposées, les plus fortes des assiégés. L'armée, partagée en deux corps, marchera sur ces tours à la fois. Le roi lui-même, le jeune Cortez, le généreux Lara guéri de ses blessures, guideront les colonnes des Aragonais, des Catalans, des Baléares, à l'attaque de la droite. Le prudent Médina, l'invincible Gonzalve, à la tête des Castillans, des Léonais, des Andalous, donneront l'assaut à la gauche. Les troupes des deux couronnes, rivales de gloire depuis tant de siècles, se voyant ainsi divisées, voudront s'effacer mutuellement. Isabelle va les visiter, les encourage, les excite. Gonzalve, qui conduit la reine, fait briller

l'épée du Cid. Tout est prêt, tout est disposé, chaque soldat brûle d'être à l'aurore.

Enfin il paroît ce grand jour qui doit éclairer le plus beau triomphe, la plus importante conquête des Chrétiens sur les Musulmans, qui doit venger huit siècles d'affronts, rendre à l'Espagne entière sa liberté, au vrai Dieu ses antiques temples, et commencer cette longue suite de victoires qui remplit du nom castillan les trois parts du monde connu et le monde nouveau qu'ils découvrirent.

Gonzalve, le premier armé, appelle, excite ses compagnons. A pied comme eux, il sort de la ville, et les range dans la plaine. Impatient du signal, il accuse Ferdinand de lenteur, retourne aux portes de Santa-Fé, presse la marche des bataillons, leur montre le soleil qui brille à peine, et croit déjà le voir sur son déclin. Il va délivrer son amante, il va punir un odieux rival, il va vaincre

pour sa patrie : amour, vengeance, vertu, tout se réunit dans son cœur, tout l'élève au-dessus de lui-même. Sa grande ame ne peut suffire aux transports dont elle est oppressée. Il court, il vole dans les rangs, embrasse chaque guerrier, agite dans ses mains sa terrible épée, et regarde les murs de Grenade comme un voyageur, au milieu des déserts, tourmenté d'une soif brûlante, regarde un ruisseau qu'il découvre et dont il ne peut encore approcher.

Le sage Médina contient son ardeur : il lui montre de loin Ferdinand disposant les Aragonais ; Isabelle au haut d'une tour, à genoux et les bras tendus, implorant le Dieu des armées ; le brave Lara, le jeune Cortez, à la tête de leurs colonnes ; les Maures, sur leurs remparts, l'arc tendu, la flèche à la main ; attendant fièrement l'attaque. Boabdil n'est point avec eux, ses blessures et sa mollesse le retiennent dans l'Alhambra ; mais le féroce Alamar, armé d'une

masse de fer, se distingue au milieu des Zégris. Alamar, instruit par le dernier assaut, redoutant une seconde entreprise, a détourné dans les fossés les eaux rapides du Darro. Il a pris soin de préparer des vases remplis de bitume, de salpêtre, d'huile bouillan[te], des flèches, des traits enflammés. Il a rassemblé des quartiers de roc. Toutes les ressources du désespoir, de la rage, de la terreur, Alamar n'a négligé rien ; et tant de machines mortelles menacent sur-tout Gonzalve.

Le roi d'Arragon commande bientôt deux corps de cavalerie, qui volent chargés de fascines, et vont combler deux portions des fossés. Ils achèvent leur entreprise à travers les traits ennemis. L'armée s'ébranle alors, mais d'un pas lent et tranquille. Alamar envoie de nouveaux renforts dans les deux tours où l'on se dirige. Les Maures obscurcissent l'air de leurs flèches ; ils jettent d'effroyables cris. Les Espagnols mar-

chent en silence, à l'abri de leurs boucliers. Arrivés non loin des glacis, ils s'arrêtent, baissent leurs lances, attendent le dernier signal.

Au même instant et des deux côtés, un bruit horrible, épouvantable, éclate tout-à-coup dans les airs. La terre en tremble, les montagnes en sont émues, les vallons le répètent au loin. Des torrens d'une fumée épaisse cachent les remparts de Grenade, des tourbillons de poussière s'élèvent jusques aux cieux. Des cris d'effroi, des gémissemens, se mêlent à cet affreux bruit; et les tourbillons dissipés laissent voir les deux fortes tours déracinées de leurs fondemens, détruites, réduites en poudre, couvrant les fascines de leurs débris et des membres épars, sanglans, des infortunés qui les défendoient.

Les trompettes sonnent alors, et Gonzalve jette un cri terrible. Il se précipite le fer à la main, passe le fossé, monte sur la brèche, renverse, im-

mole, repousse les Musulmans accourus vers lui, appelle ses Castillans, qui volent sans pouvoir le suivre, et, seul sur le haut des murailles, entasse les corps expirans. Les Almorades, guidés par Abad, se réunissent contre le héros : le héros attaque, rompt leur bataillon, sème autour de lui les victimes, dissipe, détruit, met en fuite tout ce qui s'oppose à ses coups ; et, rejoint enfin par les siens, il prend l'étendard de Castille, s'élance à travers les morts, les ruines, les débris, et l'arbore sur le rempart.

Alamar, avec les Zégris, combattoit à l'autre brèche. Alamar avoit soutenu l'effort du brave Lara ; sa terrible masse avoit renversé le téméraire Cortez ; et Ferdinand, repoussé deux fois, ne pouvoit gravir le rempart. Le fier Alamar insultoit les Chrétiens ; il se croyoit déjà vainqueur, lorsqu'il apperçoit de loin l'étendard planté par Gonzalve, et qu'il entend ce nom glorieux répété par les Espagnols.

A cette vue, à ces cris de victoire, l'Africain pâlit de fureur; il frappe la terre de sa masse, baisse la tête, balance un instant sur le parti qui lui reste. Bientôt, promenant des regards farouches sur les Zégris dont il est entouré: Brave Maaz, dit-il à leur chef, restez à cette brèche avec vos frères, périssez tous jusqu'au dernier, plutôt que de l'abandonner. Je cours avec les Alabez chasser l'ennemi du rempart, je cours punir, exterminer le détestable.... Il ne peut achever, sa colère ne lui permet pas de prononcer le nom qu'il abhorre. Il jette sur ses épaules sa pesante masse, se met à la tête des Alabez, et, monté sur la longue courtine qui joignoit les deux tours détruites, il marche à grands pas vers les Castillans.

Gonzalve venoit au-devant de lui; Gonzalve, à peine vainqueur, veut aller délivrer Zuléma; mais averti que son ami combat encore à l'autre brèche, le héros change de dessein, et vole avec les

Léonais au secours du vaillant Lara. Sa voix tonnante fait retentir le nom d'Alamar, il l'appelle, il le défie; l'Africain l'entend et répond de loin. Tous deux, reconnoissant leurs voix, se précipitent l'un vers l'autre; tous deux s'apperçoivent enfin, s'élancent au devant de leurs troupes, et se rencontrent au milieu du rempart.

Dieu des combats, qui pourra dépeindre la force humaine, la rage de ces implacables rivaux? Qui pourroit exprimer l'aveugle fureur, le besoin pressant de vengeance, la soif ardente de sang dont chacun d'eux est dévoré? Sans prendre soin de leur vie, sans songer à leurs boucliers, Alamar lève sa masse, Gonzalve sa tranchante épée; et, les tenant à deux mains, ils s'abordent en se frappant. Leurs coups réunis n'en font qu'un seul, les échos en retentissent; le casque de Gonzalve est brisé, la peau de serpent est coupée: les deux guerriers jettent du sang par la bouche et par les narines.

L'Espagnol surpris chancelle, l'Africain tombe sur un genou ; mais, se relevant aussitôt, Alamar tire son cimeterre, Gonzalve l'attaque de plus près, et leur armure vole par pièces : l'airain, les écailles, tombent sous le fer. Les coups se succèdent sans s'interrompre ; on croiroit que cent soldats se frappent dans le même instant. Les Léonais, les Alabez les regardent, glacés de crainte. Tout autre combat reste suspendu : tous les yeux, toutes les ames, sont attachés sur les deux guerriers.

Presque dépouillés de leurs armes, ils parent avec le seul glaive. Fatigués, mais non moins ardens, ils se rapprochent toujours davantage ; mais l'Espagnol pousse l'Africain jusqu'au parapet du rempart. Alamar, qui ne peut plus fuir, se jette alors sur son ennemi, le joint corps à corps, l'entrelace et veut l'étouffer dans ses bras nerveux. Gonzalve le reçoit, le serre, le presse sur son sein d'acier, redouble d'efforts,

l'ébranle comme un chêne immense que retient la terre, et le renverse sur le parapet. Il veut achever sa victoire, il le précipite du haut des murs; mais Alamar, qui le tient lié, l'entraine dans l'horrible chûte. Tous deux tombent au milieu des flots, qu'ils font jaillir dans les airs; tous deux sont abymés sous l'onde, et reparoissent bientôt séparés. Armés de leur terrible glaive qu'une chaîne attache à leur bras, ils nagent d'une main, s'attaquent de l'autre avec une rage nouvelle, et teignent les eaux de leur sang. Celui d'Alamar coule en abondance, sa force ne sert plus sa fureur. Gonzalve s'en apperçoit, et sent redoubler la sienne. Il s'abandonne sur son ennemi, le joint, le saisit, le frappe à la gorge, retire son glaive et l'enfonce encore. Tous deux disparoissent une seconde fois: un sang noir bouillonne au-dessus des flots; mais, au bout de quelques instans, on voit Alamar, les bras étendus, flotter au milieu des ondes

rougies. Le héros vainqueur regagne la rive, marche vers la brèche sans reprendre haleine, et vole vers la prison.

Il arrive avec des flambeaux, brise les portes d'airain, pénètre jusqu'à la princesse, qui n'attendoit plus que la mort aux genoux de Mulei-Hassem. Vous êtes libre, s'écrie Gonzalve en s'élançant à ses pieds, [illegible] n'est plus, vous êtes vengée.... Et vous, respectable vieillard, vous à qui je dois la vie, pardonnez les tristes exploits que me prescrivoit mon devoir. J'ai servi mes rois, ma patrie : quitte envers eux, non envers vous, disposez à présent de mon sort. Voulez-vous honorer Ferdinand en recevant de lui les respects que votre vertu mérite ? Voulez-vous fuir de Grenade captive, et vous exiler dans d'autres climats ? Je pe[illegible], et je veux tout faire pour adoucir vos malheurs, pour vous suivre comme un eslave, pour obtenir de vous un regard d'amitié, plus cher à mon cœur que ma gloire.

Mulei l'écoute, et garde un long silence. Il lève ses yeux vers le ciel, l'accuse au fond de son ame, et gémit d'avoir trop vécu. Enfin, soumis à la destinée, il serre dans ses bras sa fille, la presse en pleurant sur son sein, et la montrant à Gonzalve : Protégez-la, lui dit-il, contre nos cruels ennemis; qu'elle vive, qu'elle soit libre. . . . et ne pensez plus à moi.

Ils sortent alors de l'affreux cachot; ils marchent, guidés par Gonzalve, vers le palais de l'Alhambra. Ferdinand déjà l'occupoit; Ferdinand, vainqueur aussitôt qu'Alamar eut quitté la brèche, avoit envoyé Lara s'emparer du roi Boabdil. Ce foible monarque, au milieu des eunuques, attendoit en tremblant des fers, et versoit d'inutiles larmes. Sa mère Aixa, debout près de lui, l'œil étincelant de colère, contemploit son indigne fils. Oui, lui disoit-elle, tu dois pleurer, tu dois pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su comme

un homme défendre le trône de ses aïeux.

Lara paroît dans ce moment ; il commande à Boabdil de le suivre, et le conduit aux pieds de Ferdinand. Le roi détrôné fléchit le genou. Ferdinand cache son mépris sous une feinte clémence : il relâche ce foible ennemi, qu'il [illegible]noit [illegible] pour le craindre, et lui donne la liberté.

Enfin Grenade est par-tout conquise ; par-tout l'Espagnol triomphant arbore les tours de Castille, et couronne tant d'heureux exploits par son humanité pour les vaincus. Lara, Médina, tous les chefs, font épargner un peuple qui tremble, rendent sacrés aux yeux du soldat les asyles des infortunés. Les remparts sont couverts de sang ; mais la ville demeure paisible. Ferdinand conserve aux Maures soumis leur culte, leur liberté, leurs biens. Il reçoit des mains de Gonzalve le vertueux Mulei, la tendre Zuléma, comme une fille chérie,

comme un roi qu'il estimoit depuis long-temps. Il leur prodigue les respects qu'il doit à leur infortune, les honneurs qu'il doit à leur rang; et voulant donner à Gonzalve le seul prix digne de ses exploits, il prouve au héros sa reconnoissance, par ses bienfaits envers Zuléma.

Dès le lendemain, l'auguste Isabelle, environnée de sa cour, montée sur un coursier blanc qui disparoît sous les pierreries, Isabelle se rend aux portes de la ville, où Ferdinand lui présente les clefs. Elle fait son entrée triomphale au milieu de toute l'armée qui bénit son nom glorieux, à travers un peuple étonné de voir des vainqueurs si clémens. Calme et modeste après la victoire, elle protège les Maures, elle honore les Espagnols. Gonzalve et Lara, placés auprès d'elle, la conduisent à la grande mosquée, devenue le temple du Christ. La reine rend grace au Dieu des armées, le supplie de veiller toujours sur l'empire qu'il lui confia, et lui demande, non

d'augmenter cet empire, mais de lui donner les vertus qui peuvent rendre ses sujets heureux.

Sur ce même autel, dans ce même temple, Gonzalve, peu de jours après, reçut la main de Zuléma. Mulei, vaincu par ses vertus, consentit à le nommer son gendre, et n'en aima pas moins sa fille, quoiqu'elle suivît la loi des chrétiens. La reine elle-même et Ferdinand furent les témoins de ces nœuds si doux. Lara, dont le bonheur peut-être égaloit celui de Gonzalve, serroit son ami contre son cœur; et le plus grand des héros, le plus fidèle des amis, la plus aimable des épouses, commencèrent une longue suite de jours fortunés et glorieux.

FIN.